LE

CINQUANTENAIRE

DE

L'ECOLE D'AGRICULTURE

DE

Sainte-Anne de la Pocatière

LES 20 ET 21 DÉCEMBRE 1909

"Le sol, c'est la patrie;
améliorer l'un, c'est servir l'autre."

QUEBEC
DUSSAULT & PROULX
1910

Révérend Messire François Pilote,
Fondateur de l'École d'Agriculture de Sainte-Anne de la Pocatière.

LE

CINQUANTENAIRE

DE

L'ECOLE D'AGRICULTURE

DE

Sainte-Anne de la Pocatière

LES 20 ET 21 DÉCEMBRE 1909

"Le sol, c'est la patrie;
améliorer l'un, c'est servir l'autre."

QUEBEC
DUSSAULT & PROULX
1910

5539
C3
S256
1910

Permis d'imprimer.

† PAUL-EUGÈNE, év. d'El.

Administrateur.

Québec, le 19 mars 1910.

AU LECTEUR

La publication de ce rapport est un modeste hommage à la mémoire vénérée du Révérend Messire François Pilote, fondateur de l'Ecole d'Agriculture de Sainte-Anne de la Pocatière. Si trente-quatre années de la vie de ce prêtre appartiennent à l'œuvre de l'éducation et de l'instruction classique, son zèle patriotique n'en est pas moins inscrit à la première page de l'histoire de l'enseignement agricole au Canada; la fête jubilaire de décembre dernier voulait avant tout le rappeler à la génération contemporaine.

Les hommes de notre race qui ont attaché leur nom à des œuvres aussi essentielles à la vie nationale que l'était celle entreprise en 1859 par Messire Pilote méritent qu'on s'en souvienne; ils méritent que leur mémoire soit gardée par leurs concitoyens, qui bénéficient de leurs travaux et de leur dévouement. C'est la consécration du principe de la reconnaissance envers de tels hommes qu'ont en vue les Directeurs du Collège et de l'Ecole d'Agriculture de Sainte-Anne de la Pocatière, en présentant cet humble opuscule à leurs élèves anciens et actuels, aux amis du sol canadien.

COLLEGE DE SAINTE-ANNE DE LA POCATIERE.

19 MARS 1910.

AVANT LA CÉLÉBRATION

Dès l'aurore de la cinquantième des années écoulées depuis la fondation de l'Ecole d'Agriculture de Sainte-Anne de la Pocatière, un ami de cette institution publiait les notes historiques suivantes dans "L'Action Sociale" de Québec, en date des 12, 13 et 14 octobre 1908.

"L'École d'Agriculture de Sainte-Anne de la Pocatière"

L'Ecole d'Agriculture de Sainte-Anne de la Pocatière est entrée le 10 octobre dans la cinquantième année de son existence. Cette institution, la plus ancienne de ce genre au Canada, si l'on excepte l'établissement créé à St-Joachim par le Vénérable Mgr de Laval au temps de la domination française, a vu bien des souffles promener l'orage sur sa tête.

Elle a trouvé la force et les moyens de vivre en de précieux encouragements, des dévouements obscurs, mais réels, et des secours pécuniaires alloués selon les vues et les dispositions de ceux qui, dans la sphère politique, ont charge du bien public. A ceux qui s'intéressent à l'histoire de notre agriculture, quelques notes sur les origines de la doyenne de nos écoles seront peut-être utiles ou agréables; ces notes sont fournies par des documents que l'on n'a pas toujours le loisir ou la patience de rassembler.

I

Le 24 décembre 1845, un prêtre du Collège de Sainte-Anne publiait avec autorisation une lettre au sujet de l'enseignement de l'agriculture dans une école spéciale. Après avoir donné

plusieurs raisons à l'appui de sa thèse, il finissait par dire que le Collège de Sainte-Anne donnerait volontiers son faible concours à la fondation de cette école, si on lui en fournissait les moyens. C'est le premier document public, d'un caractère au moins semi-officiel, émanant du Collège.

Plusieurs journaux, les "Mélanges Religieux" de Montréal entre autres, l'accueillirent avec faveur, et appuyèrent fortement l'idée de cette création nouvelle pour le pays. Cette idée fit son chemin, se faisant accepter partout avec empressement, à tel point que bientôt toutes les hautes influences de la société canadienne la proclamèrent comme une nécessité de l'époque. Dans son mandement du 8 décembre 1853, Mgr Turgeon, archevêque de Québec, disait: "Plût à Dieu que nous puissions offrir à la jeunesse des campagnes quelques écoles d'agriculture, où, recevant les bienfaits de l'instruction, elle acquerrait des connaissances utiles dans le premier des arts, et conserverait l'habitude du travail! L'établissement de semblables institutions que nous appelons de tous nos vœux serait un des moyens les plus efficaces de guérir le mal qui menace de nous envahir."

Le 5 février 1855, les directeurs du Collège reçurent avis que le projet de la fondation d'une école d'agriculture était bien vu de plusieurs membres canadiens-français du gouvernement. Le 17 décembre 1857, la Corporation du Collège ordonna la construction de la maison qui est aujourd'hui l'Ecole d'Agriculture. Au mois de février suivant, Monseigneur l'administrateur accordait un congé d'absence de quatre mois pour un voyage en Europe à deux prêtres du Collège, MM. André Pelletier et Raymond Casgrain. Ces messieurs devaient s'occuper entre autres choses de l'engagement d'un professeur pour l'école projetée, mais sans conclure définitivement. Sa Grandeur approuvait sans réserve l'idée d'une école d'a-

griculture avec ferme-modèle dépendant du Collège. "Je désire qu'il soit bien compris que la conduite et la surveillance des élèves devront être confiées à un prêtre, qui pourra avoir un assistant." Au mois de mars, M. Jean-Charles Chapais, député du comté de Kamouraska, engageait fortement les Directeurs de Sainte-Anne à s'adresser à la Législature pour obtenir les moyens d'ouvrir une école en rapport avec la ferme-modèle du Collège. En effet, dans l'été de 1858, la députation vota une somme de 250 louis pour la future école. De son côté, la Société d'Agriculture de Kamouraska, qui se formait alors, promettait de donner 75 louis. Quoique l'allocation de $1000. ne fût pas suffisante pour couvrir tous les frais d'organisation, tant pour l'enseignement que pour l'ameublement de l'école, elle en couvrit néanmoins la plus grande partie. Sans ce secours, le Collège de Sainte-Anne n'aurait jamais pu suffire seul à toutes les dépenses. Dans un rapport adressé à Son Excellence Sir Edmund Head, gouverneur-général du Canada, il fut rendu compte de l'emploi de l'allocation par laquelle le gouvernement secondait la patriotique initiative du Collège.

Au mois de septembre, le Collège engageait comme professeur d'agriculture M. Emile Dumais, et l'envoya suivre un cours d'études agricoles théoriques et pratiques chez M. Jos. Perreault, directeur de la ferme-essai de Varennes. M. Perreault était lui-même un élève distingué de l'Ecole Impériale de Grignon et du Collège Royal de Cirencester. Les frais de ces études étaient à la charge du Collège.

Quelques mois plus tard, le Révérend M. Pilote, supérieur du Collège, publiait un plan d'organisation de l'enseignement agricole en Canada. L'auteur supposait trois degrés dans cet enseignement. Les écoles du premier degré étaient destinées à former des agronomes parfaitement au fait des

règles de l'art, capables de combiner un plan d'exploitation et de faire l'application des principes de la science aux circonstances locales. Ces écoles devaient fournir les professeurs aux fermes-écoles, ou écoles du second degré.

Les écoles du second degré devaient avoir pour but de former non des professeurs, mais des cultivateurs dressés à tous les procédés de l'agriculture perfectionnée. L'enseignement théorique devait se réduire aux principes généraux de la culture pratique.

Les écoles du troisième degré ne devaient être autre chose que nos écoles primaires ou élémentaires, avec quelques notions d'agriculture, sans aucun travail dans les champs, le but de ces leçons étant seulement de donner aux jeunes fils des cultivateurs du goût pour la profession de leurs parents, en préparant les voies à un enseignement plus développé dans les écoles de degrés supérieurs.

Afin de commencer aussitôt que possible l'exécution de ce plan, le Collège donna gratuitement pour l'usage de l'école primaire du village de Ste-Anne une partie de la grande maison qu'il venait de faire construire. Des notions élémentaires sur l'agriculture, enseignées aux enfants, devaient servir de préparation à l'école spéciale.

Cependant M. Pilote, se trouvant chargé d'organiser l'enseignement agricole, sentait le besoin de se renseigner ailleurs que dans les livres sur un sujet aussi important, et il crut qu'un voyage d'études dans les meilleurs établissements agricoles en Europe lui serait non seulement utile, mais indispensable. Il partit vers la mi-février 1859. Muni de lettres de recommandation de la part du Ministre de l'Agriculture à Paris, le supérieur de Ste-Anne fut parfaitement accueilli partout. Il visita avec profit les écoles impériales de Grignon et de Grand-Jouan, l'Institut Agricole de Beauvais, la colonie agricole de

Mettray, et les fermes-écoles les plus importantes, comme Trois-Croix, Trécesson, Puilboreau, Ménil, St-Firmin, St-Gildas, etc., sans parler de plusieurs colonies agricoles, jardins zoologiques, fermes remarquables, etc. L'extrême obligeance de leurs directeurs lui permit d'étudier le programme d'enseignement, le règlement, les méthodes et l'organisation de chacune d'elles. Cette étude comparative de plusieurs établissements placés dans des circonstances différentes, et offrant plusieurs points de ressemblance avec ce que l'on voulait faire à Ste-Anne, amena l'organisation cherchée. Cette visite dura trois mois et demi. A son arrivée, le 12 septembre, M. Pilote s'occupa de tirer de ses notes de voyages le prospectus et le plan d'organisation définitive. Il prépara tout pour l'ouverture prochaine de l'école. Le professeur, M. Emile Dumais, était à son poste, ainsi que le directeur, M. l'abbé Ludger Blais, jouissant aujourd'hui d'un repos bien mérité à l'Hôpital de Fraserville.

La Corporation voulut que la religion, qui avait inspiré l'idée première de cette création nouvelle, vînt la marquer de son sceau divin par une bénédiction solennelle. Il fallait un couronnement digne à une œuvre bénie et sanctifiée dans son origine, si modeste qu'elle fût, comme dans ses premiers développements. Mgr Baillargeon était au Collège pour l'ordination qui suit la retraite annuelle des élèves. La circonstance était donc heureusement choisie. Voici la description de cette belle fête, inaugurant par la consécration de l'Eglise le premier établissement d'instruction professionnelle en Canada, telle que donnée dans le "Courrier du Canada" par un correspondant. "Lundi dernier (10 octobre), les citoyens de Ste-Anne assistaient en foule à une imposante solennité. Mgr l'évêque de Tloa a voulu bénir lui-même, au nom de la religion, le nouvel édifice destiné à l'éducation de nos jeunes cultivateurs. Après la messe célébrée par Monseigneur, le Révérend Messire E.

Quertier fit un discours où les qualités de l'éminent orateur brillaient de tout l'éclat des sublimes inspirations de la religion et de la patrie. Noblesse du travail dans son origine et dans sa fin, sainte et noble garde qui est une gloire pour l'homme et un signe de sa principauté, même au milieu des douleurs de l'expiation. L'agriculture est le plus utile de tous les arts, pour ne pas dire le seul nécessaire. La religion et l'éducation sanctifient et ennoblissent les rudes occupations de l'homme des champs. Telles sont les principales idées que l'orateur sut développer avec toute l'éloquence que demandaient le sujet et la circonstance.....

La bénédiction terminée, la foule se rendit à la porte de l'église. Là, M. Chapais, dans une courte improvisation, fit ressortir, avec le talent dont il a déjà donné les preuves, la grandeur et l'utilité de l'agriculture, vraie richesse des nations. Il démontra tous les avantages d'une école où nos jeunes gens pourront puiser les connaissances propres à faire des agriculteurs vraiment à la hauteur de l'honorable position qu'ils devront occuper dans la société. C'est une grande joie pour la paroisse de Ste-Anne, ajouta l'orateur, que de voir s'élever, à côté de la florissante institution dont elle a droit d'être fière, ce nouvel établissement qui promet tant pour l'avenir.

Dans ces deux discours que nous ne faisons qu'indiquer ici, on n'a pas manqué de signaler à la reconnaissance publique le nom à jamais mémorable du fondateur du Collège de Ste-Anne et celui des Directeurs et du Supérieur actuels de cette maison, puisque c'est au zèle et aux sacrifices de ces hommes dévoués au bien de la patrie que nous devons aujourd'hui l'existence d'une école d'agriculture dans le Bas-Canada. Une œuvre aussi éminemment patriotique mérite bien l'attention de ceux qui veillent aux intérêts de la nation. Ce que le gouvernement a déjà fait prouve assez qu'il a l'intention de favo-

riser cette noble entreprise qui, nous l'espérons, rencontrera parmi nous l'encouragement qu'elle mérite."

Quelques semaines plus tard, le prospectus et le règlement de l'Ecole étaient définitivement arrêtés et proposés à l'approbation de la Corporation et de Monseigneur Baillargeon. "Je vous souhaite succès, écrivait Mgr de Tloa, en donnant l'approbation demandée. Vos efforts le méritent devant le pays et devant Dieu que je prie de bénir votre entreprise."

L'école était ouverte à la jeunesse canadienne dans les circonstances les plus encourageantes. Elle avait pour devise: "Le sol, c'est la patrie; améliorer l'un, c'est servir l'autre." Son but était de former aux pratiques de la bonne agriculture les fils des propriétaires ruraux qui se destinent à cultiver plus tard pour leur propre compte. La Corporation du Collège de Sainte-Anne devait s'estimer heureuse et recevoir avec bonheur les félicitations de tous ceux qui comprennent que par l'agriculture un pays est prospère. Le vœu de Monseigneur Turgeon voyait le commencement de sa réalisation.

II

Les premiers élèves furent peu nombreux; ils étaient alors à leurs propres frais. La difficulté d'avoir des élèves pour les écoles d'agriculture existe partout, même dans les pays où il semble que l'état avancé de l'instruction et l'opinion publique devraient établir un fort courant de ce côté. L'Etat subventionne largement ces écoles, et leur donne ce prestige qui s'attache toujours aux institutions patronnées par lui; de plus il paie pour avoir des élèves, en attribuant à chaque école un certain nombre de bourses. La raison qui rend ces grandes libéralités nécessaires est qu'en général la carrière agricole conduit rarement aux places d'honneur et de profit, et que ceux qui s'y

livrent,—ont-ils bien tort en cela ?—se plaignent de n'avoir la considération qu'ils méritent que lorsqu'un intérêt le commande.

Puis, comme on l'a dit, pour bien aimer la campagne, il faut un rayon de poésie dans l'âme; or, puisqu'il faut naître poète pour l'être, pourquoi ce don du ciel s'abattrait-il plus sur la campagne que sur la cité ? Entre l'aurore et le clair de lune, l'homme des champs, l'homme pratique a tout le poids du jour et de la chaleur à porter, et l'enthousiasme poétique ne se soutient pas "d'une étoile à l'autre". Au surplus le père croira peut-être perdre du temps et de l'argent en envoyant son fils à une école agricole, puisqu'il ne faut pas être si savant pour labourer la terre, y mettre du grain et le récolter, quand il est mûr. Une difficulté plus sérieuse qui entrave le recrutement spontané des écoles d'agriculture, c'est qu'il est difficile qu'un jeune homme de 16 à 20 ans, connaissant déjà toutes les opérations ordinaires de la culture, puisse s'absenter pendant deux ou trois ans, sans un dommage notable pour sa famille, à cause de la rareté extraordinaire de la main-d'œuvre. C'est ce qui explique pourquoi de bons élèves, gênés par des nécessités ou des arrangements de famille, doivent laisser l'école avant la fin de leur cours.

Aussi le 13 décembre 1863, la Chambre d'Agriculture du Bas-Canada fonda dix demi-bourses pour l'école de Sainte-Anne. En 1892, quinze bourses étaient allouées. Actuellement le gouvernement en met dix à la disposition des élèves, et donne en outre des gratifications mensuelles aux élèves non boursiers dont les notes de conduite et de travail sont bonnes. En 1867, l'Ecole avait déjà reçu 81 élèves; aujourd'hui le nombre des élèves anciens et actuels dépasse 500, ce qui donne une moyenne d'environ dix élèves nouveaux par année, et de vingt élèves anciens et nouveaux pou-

vant suivre le cours régulier, qui est d'au moins deux ans. Qu'on ne détourne pas des écoles d'agriculture la confiance publique dont elles ont besoin, que la presse ne reste pas muette sur les questions d'enseignement agricole, qu'une croisade amie soit entreprise par ceux qui ont mission de renseigner la population rurale sur tous les sujets qui l'intéressent, et il ne faut pas être prophète pour assurer que le nombre des élèves, et des bons élèves surtout, suivra une marche ascendante.

L'Ecole de Sainte-Anne n'a jamais eu la prétention de former de savants professeurs, mais elle veut faire quelque chose de plus que de simples valets de ferme ou des manœuvres. Les agronomes ont sans doute une utilité incontestable; leurs données scientifiques sont le point de départ de tous les perfectionnements, mais que peut l'agronome sans le praticien? L'agriculture ne peut se régénérer que par la transformation de son personnel, par l'introduction dans la masse des cultivateurs d'une foule d'hommes jeunes, intelligents, possédant l'art agricole, sachant et voulant exécuter toutes les améliorations autorisées par une sérieuse expérience.

Or l'enseignement théorique de l'école embrasse toutes les branches des connaissances agricoles, et les élèves travaillent le mieux possible sous la direction d'un bon chef à s'initier en même temps aux meilleures pratiques des bonnes cultures sur la ferme annexée à l'Ecole, et exploitée aux frais du Collège. La superficie de cette ferme était en 1859 de 145 arpents, en 1862 de 185 arpents, en 1888 de 358 arpents; elle est maintenant de 500 arpents. Le système suivi est donc éminemment propre à former de bons agriculteurs qui trouvent dans leur profession autre chose que le dur moyen de gagner leur vie, qui donnent l'exemple de la culture améliorée, et en inspirent le goût et le besoin, en démontrant pratiquement qu'elle a des chances d'avenir. Le but est atteint. Donnez à ces jeunes

gens autre chose que l'instruction souvent imparfaite qu'ils apportent de l'école primaire, et ils pourraient augmenter le nombre des conférenciers intéressants. Il y aurait des noms à citer. Nous reprocherait-on de mentionner en passant et avec tant d'à-propos le chef de pratique actuel de l'Ecole, M. Aimé Boutet, originaire de Beauport? Ce monsieur, qui a obtenu son brevet à Ste-Anne en 1900, a donné à Beauport, à Lorette, à Charlesbourg, par attrait autant que par obligeance, des conférences très estimées.

"L'influence de l'Ecole d'Agriculture, écrivait en 1889 M. l'abbé Louis Tremblay, de regrettée mémoire, ne s'exerce pas seulement sur ses élèves; elle se fait encore sentir sur ceux du collège classique qui font leur cours complet et se destinent au sacerdoce et aux professions libérales. Où les Montminy, les Garon, les Méthot, les Proulx, les Leclerc, les Lizotte, les Vallée, les Michaud, les Ouellet, et tant d'autres ardents et dévoués promoteurs de l'agriculture et de la colonisation ont-ils puisé leur immense amour de l'industrie rurale, si ce n'est dans le voisinage immédiat d'une institution où l'on enseigne les saines doctrines agricoles? En faisant leurs études classiques ou théologiques à Ste-Anne, ces hommes éminents, ils l'affirment à qui veut l'entendre, y ont pris le goût de l'agriculture. C'est donc à Ste-Anne que la cause agricole est redevable de ces ardents apôtres de la colonisation et du progrès. Personne ne peut le nier; ils ont fait beaucoup, et l'Ecole n'eût-elle à son crédit que le seul mérite d'avoir doté le pays de ces vrais amis de l'agriculture, qu'il ne serait déjà plus permis de nier son utilité."

Une étude, signée du nom bien connu de M. J.-C. Chapais, publiée dans "La Revue Canadienne" de 1904, sous le titre de "Un Problème d'économie sociale", émettait cette idée: "Pour atteindre la jeunesse de nos collèges classiques et

de nos grandes écoles dites commerciales, et leur faire envisager l'agriculture comme une carrière ouverte même aux gens instruits, ou du moins comme une branche de connaissances humaines qu'ils peuvent être appelés plus tard à faire apprécier par ceux qui viennent en contact avec eux, une conférence sur l'économie rurale serait donnée chaque année à la classe de rhétorique de chaque collège et à l'avant-dernière classe des grandes écoles, et une conférence sur l'agronomie générale serait donnée chaque année à la classe de physique ou dernière classe de chaque collège, ainsi qu'à la dernière classe des grandes écoles, et tous ces cours comporteraient un examen annuel."

Or cette idée, applaudie alors par des hommes sérieux, grâce à la proximité de l'Ecole d'Agriculture et au dévouement du professeur, a reçu son ample application au collège classique de Ste-Anne. Dans son Annuaire, à l'article "Programme des études", nous lisons: "M. le professeur de l'Ecole d'Agriculture donne chaque mois deux conférences agricoles, l'une à tous les élèves du cours classique, et l'autre aux classes supérieures du cours commercial."

Le "Palmarès" proclame un prix de $10.00 pour le cours classique et de $5.00 pour le cours commercial, décerné à l'élève vainqueur dans un concours sur la matière des conférences, et la liste des étudiants qui méritent une mention honorable en la matière vaut la peine qu'on la remarque. Ces faits ont leur éloquence.

Dès l'année 1861, un journal agricole, la "Gazette des Campagnes," était fondé par M. Emile Dumais, le premier professeur. Il passa bientôt sous la direction de M. Firmin-H. Proulx. D'abord imprimé dans l'Ecole même, et ensuite chez M. Proulx, il a reproduit les enseignements donnés et contribué puissamment à leur utile diffusion.

L'Ecole a osé se faire représenter en 1867 et en 1900 à l'exposition universelle de Paris, où tant d'illustrations devaient figurer. Cette hardiesse, regardée d'abord par plusieurs comme téméraire, a été justifiée en 1867 par un grand succès: deux médailles d'argent et une mention honorable.

L'une de ces médailles a été obtenue par l'Ecole, l'autre par la ferme. En 1900, le Canada ayant obtenu un diplôme de "Grand Prix" pour les céréales, le comité canadien a accordé à l'Ecole une copie de ce diplôme, attestant qu'elle a été l'un des principaux exposants. Ces succès doivent dédommager de bien des ennuis, de bien des sacrifices.

Les règlements actuels de l'Ecole d'Agriculture de Ste-Anne sont les suivants: Dix bourses, nous l'avons dit, sont mises par le gouvernement à la disposition des élèves, et des gratifications mensuelles allouées aux élèves non boursiers dont la conduite et le travail donnent satisfaction. Les étudiants partagent leur temps entre le travail manuel, les leçons données en classe et l'étude. Avec le cours d'agriculture, on donne des leçons de chimie agricole, de botanique, d'arithmétique et de grammaire française. L'instruction religieuse, il va sans dire, n'est pas négligée. Les élèves peuvent étudier la fabrication du beurre à la beurrerie annexée à la ferme. Les élèves qui ont fréquenté l'Ecole pendant deux ans et qui ont subi des examens satisfaisants ont droit à un diplôme signé par les Directeurs et Professeurs de l'Ecole, et contresigné par le Commissaire de l'Agriculture. Pour être admis, les aspirants doivent avoir au moins quinze ans, posséder une instruction élémentaire, témoigner de leur intention de se livrer plus tard à l'agriculture et fournir un certificat de bonne conduite. Les livres et fournitures classiques sont à la charge des élèves. L'enseignement, le logement, la nourriture, l'usage des journaux et de la bibliothèque sont gratuits pour les élèves boursiers. L'année

scolaire s'ouvre le 25 février et se termine le 25 décembre. Ces renseignements, nous semble-t-il, peuvent intéresser un certain public. A l'Ecole d'Agriculture, aujourd'hui sur les premières limites de son cinquantenaire, nous offrons ce faible, mais sincère témoignage de notre estime, de notre bonne volonté à son égard, et nous souhaitons tous les éléments d'efficacité et de prospérité future, car, on l'a dit avec raison, le plus grand des malheurs, ce serait un état amélioré qui pourrait être considéré comme définitif. Nous joignons nos vœux à ceux que formulaient pour Ste-Anne de la Pocatière et pour Oka Messieurs les missionnaires agricoles de la Province de Québec, dans leur douzième convention au Séminaire de la ville des Trois-Rivières, le 16 juillet 1907.

"RURAL".

COLLEGUES DE M. PILOTE

Il n'est pas besoin de faire remarquer que M. Pilote, dans la poursuite de son patriotique projet, avait l'approbation unanime de ses collègues des deux corporations, externe et interne, dont il était partie comme Supérieur et Procureur du Collège. Les autres membres de la Corporation externe étaient, en 1859, les Révérends MM. Chs Bégin, curé de la Rivière-Ouelle, D.-H. Têtu, curé de Saint-Roch des Aulnaies, N. de T. Hébert, curé de Kamouraska, Ls Parant, curé de Saint-Jean-Port-Joli, et L.-A. Bourret, curé de Sainte-Anne de la Pocatière. La corporation interne se composait, indépendamment du supérieur, des Révérends MM. Célestin Gauvreau, V.G., André Pelletier, Pierre Lagacé, Raymond Casgrain et Walstan Blais. Monsieur Amable Blanchet remplaça au mois de juillet Monsieur Casgrain, démissionnaire. Monsei-

gneur l'Archevêque était le président de l'une et de l'autre corporation. La première avait le maniement légal des affaires depuis septembre 1837; en 1862, tous ses droits et pouvoirs furent transférés et reconnus à la seconde, existant déjà depuis 1848.

LA FERME

La ferme, dont fait mention plus haut l'ami *"Rural"*, touche au chemin de fer Intercolonial par l'une de ses extrémités, et par l'autre au fleuve St-Laurent. Le Collège, avec toutes ses dépendances, ses jardins, ses bocages, placé sur un coteau d'où la vue s'étend au loin de tous côtés, occupe le milieu entre ces deux points. Trois grandes voies publiques traversent la ferme en différentes directions; tout ce qui s'y fait est donc continuellement sous les yeux du public; c'est un livre toujours ouvert à de nombreux visiteurs. Comme ferme modèle, la position est tout-à-fait heureuse et offre toutes les conditions voulues pour une exploitation attachée à une Ecole d'Agriculture. La composition du sol offre des différences considérables. Particulièrement dans la partie de la vallée la plus rapprochée du chemin de fer, la terre est dure, difficile à laboutrer; c'est une argile compacte très peu calcaire. Le niveau de toute cette vallée est à 80 pieds au-dessus de celui du fleuve. L'autre partie de la ferme est située entre le fleuve et le rocher qui sert de base à la montagne et au coteau du Collège, et n'offre qu'une pente très douce. C'est une terre d'alluvion ancienne, tenant le milieu entre ce qu'on appelle sol léger et sol compact. Les champs avoisinant le fleuve sont protégés contre les grandes marées par une digue superbe ou aboteau de 12¼ arpents de longueur, indépendamment des deux ailes de 5 arpents chacune. Il y a dans l'une et l'autre partie quelques parcelles sablonneuses.

Collège de Sainte-Anne de la Pocatière

INVITATION
A LA CÉLÉBRATION DU CINQUANTENAIRE

Le Collège de Sainte-Anne de la Pocatière

prie respectueusement

de bien vouloir honorer de sa présence la célébration du Cinquantenaire de l'Ecole d'Agriculture, qui aura lieu les 20 et 21 décembre prochains.

LUDGER DUMAIS, ptre
Supérieur.

R. S. V. P.

LISTE DE MESSIEURS LES INVITES

Les personnages ecclésiastiques spécialement invités à la fête du Cinquantenaire étaient:

Monseigneur l'Archevêque de Québec;
Le Très Révérend Père Abbé d'Oka;
Messeigneurs Têtu, Bolduc, Gauvreau, Sirois, P.D.;
Monsieur le Recteur de l'Université Laval;
Le Très Révérend M. M. Hudon, V.F., *curé de La Malbaie;*

Monsieur le Curé de Sainte-Anne;

Monsieur le Chanoine Bélanger, *président des missionnaires agricoles;*

Messieurs les abbés Ludger Blais, Jos.-R. Desjardins, J.-Oct. Faucher, Z. Lambert, Narcisse Proulx, Silvio Deschênes, *anciens Directeurs de l'Ecole;*

Monsieur l'abbé V. Charest, *secrétaire des missionnaires agricoles;*

Messieurs les abbés Dominique Pelletier, C.-Eug. Frénette, Herm. Dubé, C.-A. Collet, Chs Richard, Em. Dionne, A. Têtu, Ad. Michaud, L.-N. Lessard, F. Chabot, Elz. Dionne, *anciens membres de la Corporation;*

Messieurs les abbés Aug. Gauthier, L. Gagné, Jos. Lizotte, Ferd. Garneau, J.-O. Brousseau, F. Bégin, J.-P. Ouellet, P.-Aug. Caron, L.-P. Delisle, Clovis Arsenault, J.-Bte.-Emile Martin, B.-Ed. Martin, E.-A. Dupont, *missionnaires agricoles, curés voisins, &c.;*

Monsieur l'Abbé A. Beaudet, *fondateur de l'Ecole Ménagère de Saint-Pascal.*

Personnages laiques:

L'Honorable Premier Ministre du Gouvernement Provincial;

L'Honorable Ministre de l'Agriculture du Gouvernement Provincial;

Monsieur E. Lapointe, *député de Kamouraska aux Communes;*

Les Honorables Thomas Chapais, *Conseiller Législatif,* et Pantaléon Pelletier, *Président de l'Assemblée Législative;* Messieurs Albin Thériault, Wenceslas Lévesque et Louis-A. Dupuis, *membres de la Législature Provinciale, anciens élèves;*

Monsieur G.-A. Gigault, *député-ministre de l'Agriculture;*

Monsieur R. Ness, *Président du Conseil d'Agriculture;* (1)

Monsieur Napoléon Bérubé, *maire de Sainte-Anne;*

Monsieur J.-C. Chapais, *assistant-commissaire de la Société d'Industrie laitière;*

Monsieur le Docteur N.-E. Dionne, *bibliothécaire de la Législature, biographe de M. Painchaud;*

Monsieur A. Marsan, *Directeur Scientifique de l'Institut Agricole d'Oka;*

Monsieur F.-H. Proulx, *ancien Directeur de la "Gazette des Campagnes;"*

Messieurs J.-D. Schmouth, Alfred Potvin, Docteur N.-A. Desjardins, *anciens professeurs à l'Ecole d'Agriculture;*

Monsieur Aimé Boutet, *chef de pratique actuel.*

---

(1) Information prise au "Rapport du Ministre de l'Agriculture de la Province de Québec", publié en 1909.

PROGRAMME DE LA CÉLÉBRATION

Cinquantenaire
DE
L'Ecole d'Agriculture de Ste-Anne de la Pocatière

PROGRAMME

LUNDI, 20 DECEMBRE

6 hrs p. m.

Banquet sans discours . . . . . .

7.30 hrs p. m.

1° Adresse à Monseigneur l'Archevêque et réponse de Sa Grandeur.

2° Adresse à Sir Lomer Gouin et réponse de Monsieur le Premier Ministre.

3° Adresse à l'Honorable Ministre de l'Agriculture et réponse de Monsieur le Ministre.

4° Notes historiques sur l'Ecole d'Agriculture, par M. l'abbé Narcisse Proulx, curé de St-Evariste, Directeur de l'Ecole de 1874 à 1881.

5° Discussion agricole par les élèves de l'Ecole d'Agriculture.

MARDI, 21 DECEMBRE

8 heures

Messe pontificale. Sermon par M. l'abbé Dominique Pelletier, curé de St-Antoine de Bienville, ancien Supérieur.

LE BANQUET

Conformément au programme, les fêtes jubilaires ont débuté, le 20 décembre, à 6 heures du soir, par un banquet donné dans le grand parloir du Collège, très joliment décoré pour la circonstance: inscriptions appropriées, courants de verdure, bouquets d'épis, faisceaux gracieux de petits drapeaux aux couleurs pontificales et nationales s'agençaient heureusement. Le banquet était présidé par Mgr l'Evêque d'Eleuthéropolis, Administrateur du diocèse, ayant à sa droite l'Honorable Sir Lomer Gouin, et à sa gauche, l'Honorable J.-Ed. Caron. Un grand nombre d'invités prêtres et laïques, tous les prêtres du Collège et de l'Ecole d'Agriculture y assistaient. Il y avait parmi les membres du clergé le Révérendissime Père Dom Antoine, Abbé de la Trappe de Notre-Dame du Lac, Oka, Mgr Têtu, Mgr Bolduc, Messieurs les abbés L.-E. Nadeau, représentant M. le Recteur de l'Université Laval, P.-G.-A. Miville, Narcisse Proulx, Dominique Pelletier, H. Dubé, C.-A. Collet, Jos.-E. Lizotte, Chs Richard, Ferd. Garneau, A. Beaudet, Ad. Michaud, L.-N. Lessard, A. Têtu, F. Bégin, J.-P. Ouellet, Aug. Caron, Jos.-F. Dumais, J.-Bte-Emile Martin, Salluste Richard, A.-O. Hudon, Léonce Vézina, B.-Ed. Martin, Alf. Boulet, Jules Laberge. Parmi les laïques, M. Ernest Lapointe, l'Honorable Ths Chapais, l'Honorable Dr Pant. Pelletier, M. le Notaire W. Lévesque, M.P.P., M. le Notaire L.-A. Dupuis, M.P.P., MM. J.-C. Chapais, Dr N.-E. Dionne, Ls.-Nap. Bérubé, J.-D. Schmouth, Capitaine Alfred Potvin, Aimé Boutet, H. Laferté, secrétaire de l'Hon. J.-Ed. Caron, H. Magnan, représentant de "L'Action Sociale", Richard, représentant du "Soleil", G. Larue, représentant de "La Presse."

La fanfare des élèves du Collège exécuta une jolie sélection de ses plus beaux morceaux de musique pendant le banquet, au cours duquel ne cessa de régner la plus franche gaieté.

LA SÉANCE
DU
20 DECEMBRE AU SOIR
PROGRAMME

Airs Canadiens.

1° Adresse à Monseigneur l'Archevêque.
Réponse de Sa Grandeur.
Chant national.

2° Adresse à l'Honorable Sir Lomer Gouin.
Réponse de Monsieur le Premier Ministre.
O Canada, mon pays, mes amours !

3° Adresse des élèves de l'Ecole à l'Honorable Ministre de l'Agriculture.
Réponse de Monsieur le Ministre.
Chœur des Moissonneurs.

4° Notes historiques sur l'Ecole d'Agriculture par Monsieur l'abbé Narcisse Proulx, curé de St-Evariste, Directeur de l'Ecole de 1874 à 1881.
Restez aux Champs !

5° Discussion agricole par les élèves de l'Ecole d'Agriculture.
Dieu sauve le Roi ! O Canada !

COMPTE RENDU

Après le banquet, qui se termina vers 7.30 heures, les invités se rendirent dans la grande salle des élèves, pour assister à une séance où la musique, le chant, l'éloquence se partagèrent le court espace de temps consacré à cette soirée.

Plusieurs amis de la localité et des paroisses voisines étaient présents: MM. Jules-A. Dupuis, Alf. Miville-Deschênes, S.-Roch des Aulnets; Jos. Castonguay, Ste-Louise; Luc Lizotte, S.-Pacôme; Notaire J.-A. Blanchet, S.-Pascal; W. Lebel, conférencier agricole, Kamouraska; Anthime Roy, Jos. Destroismaisons, Rivière-Ouelle; Frs Richard, arpenteur, Notaire L.-J. Bérubé, Dr Pageau, Dr Sirois, Jos. Roy-Desjardins, Odilon Desjardins, Alfred Lavallée, Chs Dionne, Alex. Martin, Xavier Pelletier, Alph. Dionne, Félix Pelletier, Luc Pelletier, Alph. Sirois, Alph. Maurais, J.-Bte Lagacé, Georges Beaulieu, Amable Beaulieu, &c. &c.

On eût été heureux de pouvoir admettre à cette séance de réception tous les citoyens de Sainte-Anne; l'exiguité du local n'a permis d'y convoquer en général que les conseillers municipaux, les officiers de la Société S.-Jean-Baptiste, les directeurs anciens et actuels du Cercle agricole, les chefs de famille dont les enfants sont étudiants au Collège ou à l'Ecole.

L'adresse à Mgr Roy, Administrateur du Diocèse de Québec, a été présentée par M. l'abbé Ludger Dumais, Supérieur du Collège et de l'Ecole d'Agriculture. Nous en donnons le texte.

ADRESSE A MGR L'ADMINISTRATEUR

A Sa Grandeur Monseigneur P.-E. Roy,
Evêque d'Eleuthéropolis,
Administrateur du Diocèse de Québec.

Monseigneur,

On peut le dire après l'histoire: la religion catholique, par ses principes et par ses représentants, favorise même les intérêts temporels des peuples; la marque publique et solennelle de sympathie que vous donnez en ce moment à l'œuvre agricole, la plus solide base humaine de notre économie sociale, en est une preuve nouvelle; l'Ecole d'Agriculture de Sainte-Anne, la première fondée sur le sol canadien, la recueille avec fierté, comme un précieux encouragement. Son premier Supérieur, Monseigneur l'Archevêque de Québec, lui délègue l'homme de sa droite, messager de bénédiction, afin de glorifier ce jubilé inouï d'un enseignement qui tend à la prospérité publique par la conquête intelligente du sol. Nulle faveur ne pouvait accroître autant une dette de reconnaissance que nous avouons, nous inspirer plus de respect pour l'œuvre de Messire François Pilote, plus d'estime pour un art qui fut l'occupation de l'homme dès les jours heureux de l'Eden, et dont le Dieu de l'Eucharistie lui-même a voulu dépendre.

Les traditions du siège épiscopal de Québec se continuent, l'esprit de Laval anime ses successeurs. Quand l'agriculture, il y a deux siècles, était négligée, que la vie aventureuse des bois avait plus de charmes pour un certain nombre de Canadiens que les paisibles travaux des champs, au milieu des forêts silencieuses qui n'attendaient que la hache pour faire place à

des moissons magnifiques, le Vénérable Mgr de Laval poussa ce double cri dans lequel nous, Canadiens, nous devons voir un de nos plus fermes soutiens comme peuple: "Le sol, c'est la patrie! Emparons-nous du sol!" Comme pour faire aimer l'agriculture, il suffit de la faire mieux connaître, il établit en 1668, au pied du Cap Tourmente, une école où les jeunes gens apprenaient à lire, à écrire, à chiffrer, et s'appliquaient aux travaux de la terre. Il ne fallut rien moins que la mort du fondateur et les deux incendies du Séminaire pour obliger les Directeurs de la fermer en 1715.

En des temps plus rapprochés, Mgr Signay regarde comme un événement fâcheux la disparition d'un journal destiné à l'instruction agricole des populations rurales, et recommande à MM. les curés de presser les plus influents au moins de leurs paroissiens de s'abonner à cette publication. "Le zèle du clergé à répandre de plus en plus la connaissance des méthodes employées pour le perfectionnement de l'agriculture lui acquerra un nouveau titre à la reconnaissance de ses compatriotes"(1). "Plût à Dieu, dit Mgr Turgeon (2), annonçant l'érection de notre grande Université, que nous puissions offrir à la jeunesse des campagnes quelques écoles d'agriculture où, en recevant les bienfaits de l'instruction, elle acquerrait les connaissances utiles dans le premier des arts, et conserverait l'habitude du travail! L'établissement de semblables institutions, que nous appelons de tous nos vœux, serait un des moyens les plus efficaces de guérir le mal qui menace de nous envahir." Six ans plus tard, ce vœu de Mgr Turgeon voyait le commencement de sa réalisation: un humble prêtre, dont l'auteur de "France aux colonies" disait que, "possédant une grande expérience des hommes et des choses, il était certainement appelé à rendre

(1) Circulaire du 15 oct. 1849.
(2) Mandement du 8 déc. 1853.

de grands services à sa patrie" (1), avec les encouragements de son évêque et le concours d'amitiés précieuses, au milieu d'une atmosphère d'indifférence pour le progrès cultural, posait la première pierre de notre enseignement agricole au Canada: c'était Messire François Pilote, supérieur et procureur du Collège de Sainte-Anne. L'institution naissante, c'était l'Ecole d'Agriculture, dont Mgr de Tloa, administrateur du diocèse de Québec, voulut lui-même bénir le berceau le 10 octobre 1859, après une messe pontificale. "Je vous souhaite succès, écrivait-il, en donnant au règlement de l'Ecole l'approbation demandée; vos efforts le méritent devant le pays et devant Dieu que je prie de bénir votre entreprise." Dans des visites subséquentes, il mit l'école sous le patronage de Saint Isidore, modèle des laboureurs; il saluait comme les rois du pays les jeunes agronomes qui lui étaient présentés. "Chers enfants, disait-il avec cet air de bonté et de franchise qui le caractérisait, en embrassant le noble état de cultivateur, vous avez fait le meilleur choix; vous vous êtes résignés à faire d'une manière spéciale la sainte volonté de Dieu, qui dit à Adam au sortir du Paradis terrestre: "Tu cultiveras la terre, et tu mangeras ton pain à la sueur de ton front." Pour vous prouver combien j'apprécie votre choix, je vous dirai bien franchement que, si je redevenais jeune, sachant que Dieu ne m'appelât pas à l'état ecclésiastique, je me ferais cultivateur, préférant l'humble médiocrité de l'habitant des campagnes au luxe des citadins, qui passent souvent leur vie dans des angoisses qu'ils essaient en vain de cacher." Cette sollicitude pour le sol, pour le bonheur de l'homme qui a les pieds sur la terre, les deux bras sur sa charrue, et la tête sous le beau soleil de Dieu, elle fit aussi battre le cœur de celui qu'illustra la pourpre romaine. "La

(1) "La France aux colonies", 2è Partie, chap. XI, Note 4.

charité, écrivait-il à son clergé (1), vous fait un devoir de contribuer à rendre aussi efficace que possible les divers moyens tentés pour faire connaître et comprendre à nos cultivateurs les principes d'une agriculture raisonnée et profitable; le bien des âmes y est intéressé au haut degré. Je compte sur votre zèle et votre patriotisme pour seconder les bonnes intentions et les efforts de notre gouvernement provincial, toutes les fois que l'occasion s'en présentera." Et nous conservons dans nos archives des témoignages écrits de l'intérêt que notre vénéré Cardinal portait à l'œuvre de Messire Pilote, qui a trouvé aussi un appui sympathique en celui qui rend aujourd'hui au siège épiscopal de Québec l'honneur qu'il en a reçu.

C'est par l'épiscopat canadien tout entier que les vaillants prédicateurs, qui s'appellent les missionnaires agricoles, ont été appelés à faire rechercher et aimer les enseignements de la nature et de l'art, qu'un agronome (2) a si bien nommés *les lois providentielles qui s'appliquent à l'agriculture.* Par la grande voix de l'épiscopat, en 1894, MM. les curés ont été invités à pourvoir nos écoles d'agriculture d'élèves intelligents, actifs, aimant la vie des champs et s'y destinant. (3)

Monseigneur, cette heureuse réunion de l'Eglise et de l'Etat dans une action commune et efficace pour le succès d'une entreprise chère à la religion et à la patrie, je vous affirme que depuis 50 ans, dans notre humble sphère, nous avons voulu la seconder de toute la force de nos moyens. Nous avons tâché d'introduire dans la masse des cultivateurs des jeunes gens possédant l'art agricole, sachant et voulant exécuter toutes les améliorations autorisées par une sérieuse expérience. Votre présence nous dit que vous approuvez notre bonne volonté,

(1) Circ. 39, 1875.
(2) M. Ed.-A. Bernard.
(3) Lettre collective du 6 janvier 1894.

que vous bénissez le sillon où germe le pain qui nourrit la patrie, pour qu'il soit de plus en plus généreux. Merci pour l'agriculture! Merci pour la patriotique mémoire de Monsieur Pilote!

RÉPONSE DE MONSEIGNEUR P.-E. ROY

Monsieur le Supérieur,
Monsieur le Premier Ministre,
Messieurs,

Je regrette beaucoup que le vénérable Archevêque de Québec, à qui cette adresse était destinée, n'ait pu se trouver ici pour l'entendre; elle eût grandement réjoui son cœur d'apôtre et de patriote, et il aurait sans doute trouvé, pour y répondre, des paroles que lui auraient inspirées son grand cœur et son grand esprit que vous connaissez. Mais la Providence en a décidé autrement: Elle a voulu que les Noces d'or de l'Ecole d'Agriculture vissent venir à elle l'Administrateur du diocèse de Québec, de même que, il y a cinquante ans, ce fut l'Administrateur de ce diocèse qui bénit le berceau de cette école.

Pour ce qui me regarde personnellement, je n'ai pas besoin de vous dire que je suis venu de toute mon âme. La cause de l'agriculture est une cause qui m'est bien chère: grâce à Dieu, j'ai été bercé tout proche des sillons qu'avait tracés la charrue paternelle; grâce à Dieu, j'ai grandi, non seulement dans la vision des champs, mais dans le labeur des champs. Je suis convaincu que la grandeur de notre patrie dépend dans l'avenir, comme elle a dépendu dans le passé, de son attachement au sol, et je sais que le clergé, de tout temps, a fait de louables efforts pour enraciner dans le cœur des Canadiens l'amour sincère de

la patrie et qu'il s'est appliqué, par toutes sortes de sacrifices, à attacher fermement le peuple au sol.

Monsieur le Supérieur, vous avez tout à l'heure, par le fil admirable de la tradition, rattaché l'existence de l'Ecole d'Agriculture de Sainte-Anne à cette école des arts et métiers, fondée à Saint-Joachim par Monseigneur de Laval, école dont le but était principalement de donner à la jeunesse une connaissance sérieuse de la science de l'agriculture; en effet, entre cette fondation, où l'Eglise naissante se penche vers le sol pour le couvrir de sa sollicitude, entre cette première école et celle dont nous célébrons aujourd'hui le cinquantième anniversaire, il y a une série ininterrompue d'efforts, et c'est une vérité qui, je crois, n'a guère besoin d'être démontrée que l'Eglise aime le sol et la terre du Canada, et l'aime d'une âme apostolique, qui sait aller jusqu'à l'effort et au sacrifice. A ceux qui pourraient s'en étonner, je dirai encore que c'est l'Eglise qui a toujours mené de pair la conquête des âmes et la conquête du sol, et que c'est l'Eglise seule qui a empêché un jour de se briser, à tout jamais, le lien sacré qui avait été noué par nos premiers pères entre la foi catholique, la langue française et la terre canadienne.

Un siècle plus tard, après le grand effort du patriotisme fait par l'Eglise de Dieu pour garder française et catholique la terre que convoitait l'étranger, un autre péril apparut à l'horizon: il sembla un instant que le courage de nos Canadiens-Français allait faiblir. Par une série de circonstances plus ou moins compliquées, un groupe assez considérable de nos compatriotes menacèrent d'abandonner un sol, dont les ressources semblaient s'épuiser. Alors l'Eglise, qui fut la première à voir ce danger, fut aussi la première à travailler de toute son énergie à le conjurer; elle chercha à empêcher l'émigration trop rapide des nôtres vers les Etats-Unis, elle jeta partout le cri d'alarme.

Rien de plus intéressant et de plus instructif que de lire les mandements collectifs, les lettres pastorales, etc., publiés à cette époque! On y sent que le cœur de l'Eglise est déchiré par ces départs trop nombreux de ses enfants; aussi elle s'ingénie à empêcher ces désastres et cette funeste désertion.

C'est parmi ces efforts et ces alarmes que fut créée l'Ecole d'Agriculture de Sainte-Anne. Les évêques comprirent qu'il fallait développer l'esprit d'initiative chez les nôtres, leur faire mieux connaître et mieux apprécier la terre canadienne; ils comprirent qu'il était urgent de faire sortir notre peuple des vieilles routines qui affaiblissaient le rendement du sol, et de supprimer les causes de découragement qui portaient nos compatriotes à aller chercher ailleurs une vie plus facile, des ressources plus abondantes. Ils décidèrent donc de fonder une école d'agriculture, et vous avez dit, Monsieur le Supérieur, en termes excellents que je ne veux pas répéter, le rôle de cette école. Vous avez salué le modeste prêtre qui a consacré une part si importante de sa vie à cette œuvre; vous l'avez salué comme un bienfaiteur de la patrie canadienne, et, de tout cœur, je joins mon salut au vôtre. Vous avez dit comment l'ambition de tous ceux qui se sont intéressés à cette école avait été d'attirer ici des fils de cultivateurs, de leur inspirer le goût du travail des champs, de leur faire mieux comprendre les ressources du sol canadien, de leur ouvrir les yeux sur ce capital incalculable qu'est la terre, où gît et d'où l'on peut faire jaillir la vie de la famille, d'inculquer à ces jeunes gens l'esprit méthodique, la science claire, simple et pratique de l'agriculture, pour qu'ils puissent l'améliorer, et par là s'attacher davantage à leur profession. Et tout cela, l'Ecole d'Agriculture du Collège de Sainte-Anne l'a fait: œuvre utile, œuvre qui a le grand mérite de s'être bien renfermée dans un cadre précis qu'elle n'a jamais dépassée, œuvre qui a coûté beaucoup de sacrifices

et demandé beaucoup de dévouement obscur, mais d'autant plus méritoire, œuvre qui n'a jamais recherché le tapage de la réclame ni l'amorce des grandes affiches, mais qui s'est faite sous la direction du clergé, avec l'esprit chrétien, œuvre qui a cherché à verser dans l'âme de notre jeunesse canadienne-française ce double amour qui vivifie: l'amour de la religion et l'amour du sol sanctifié par la religion.

Je salue donc de grand cœur les héros obscurs qui se sont voués à une pareille œuvre; je salue les prêtres vaillants qui, depuis cinquante ans, n'ont pas hésité à consacrer une part notable de leur carrière sacerdotale à cette tâche si simple et si belle dans sa simplicité. Je salue les prêtres qui, aujourd'hui, recueillent ces nobles traditions et les continuent, et qui, avec un talent capable de se produire sur un théâtre plus vaste, se résignent cependant à façonner de leurs mains de bons agriculteurs canadiens-français!

Préparer des maîtres de l'industrie, des hommes brillants pour les professions libérales, former des magistrats, des juges, et surtout des prêtres, assurément, c'est une belle mission, et nos maisons d'éducation s'enorgueillissent à bon droit d'avoir donné à la patrie et à la religion des citoyens et des chrétiens qui les honorent. Mais je n'hésite pas à le dire, ceux qui s'appliquent à former l'homme des champs, à le munir de l'instruction dont il a besoin pour rendre sa profession à la fois honorable et féconde, font une œuvre de salut public. Et quand leurs élèves, de retour dans leurs foyers, cultivent les champs avec plus d'amour et de savoir, et que, leur redonnant une fécondité perdue ou compromise, ils accroissent par des labeurs intelligents le bien-être familial et le patrimoine national, les maîtres de l'Ecole d'Agriculture peuvent se rendre le témoignage d'avoir bien mérité de l'Eglise et de la patrie. Voilà pourquoi je suis fier, au nom de Monseigneur l'Archevêque que

je représente, et en mon nom personnel, de dire toute ma reconnaissance à ces braves patriotes, qui travaillent ici dans l'intérêt de la bonne culture du sol canadien, et au collège qui s'est donné à cette œuvre avec tant de courage et de persévérance, cherchant le bien plutôt que l'éclat, et, en même temps que ma reconnaissance, je leur envoie aujourd'hui mes vœux très ardents de patriote et d'habitant canadien-français, mes souhaits de longue vie et de prospérité, et j'espère que, dans cinquante ans d'ici, le centenaire de l'Ecole d'Agriculture trouvera le collège, fidèle à sa mission, avec une œuvre devenue plus large et plus efficace encore, parce que, de sources trop fermées jusqu'à présent, auront jailli des ressources nouvelles.

ADRESSE DE M. L'ABBÉ DUMAIS A L'HONORABLE PREMIER DE QUÉBEC

A L'Honorable Sir Lomer Gouin,
Premier Ministre de la Province de Québec.

Monsieur le Premier Ministre,

Le Collège de Sainte-Anne dont vous voulez bien accepter la simple, mais cordiale hospitalité, l'Ecole d'Agriculture, aux "Noces d'or" de laquelle vous donnez un éclat qui la fait orgueilleuse, vous présentent leurs respectueux hommages et vous expriment leur profonde reconnaissance. Ils saluent en votre personne l'homme d'Etat investi, pour le bien de ses concitoyens, de la confiance du très digne et très aimé représentant de Sa Majesté en notre province, honoré conséquemment de la plus intime participation à l'exercice d'un pouvoir qui ne le cède qu'à cet art des arts qu'est le gouvernement des âmes, et ils apprécient hautement l'honneur que vous leur faites en daignant les visiter.

A votre bienveillance si courtoise, vous nous porteriez à croire que nous avions des droits, si cette région de Québec dans le vaste domaine du progrès économique, n'avait aussi des titres à faire valoir. Elle se réclame, par exemple, d'innovations dues à des hommes de progrès, et qui, plaçant d'abord notre province au premier rang, ont eu des résultats immenses sur tout le continent américain, je veux dire l'Ecole de fromagerie et de beurrerie fondée en 1881 à Saint-Denis de Kamouraska par MM. Barnard et Chapais; de cette école sont sortis les premiers inspecteurs officiels de fabrique, Messieurs Painchaud et Côté, qui ont fait honneur à leur position, le premier, mort, il y a deux ans, le second, aujourd'hui moine agriculteur à Oka. La fabrique-école de Saint-Denis a cédé le pas, au bout de deux ans, à celle que la Société d'Industrie laitière a ouverte à St-Hyacinthe. Si l'on nous permet de reculer nos limites jusqu'aux superbes campagnes beauceronnes, nous mentionnerons l'ouverture, en 1882, de l'Ecole de beurrerie de Sainte-Marie de Beauce, dans laquelle M. S.-M. Barré introduisait la première écremeuse centrifuge qui ait été importée du Danemark en Amérique. L'enseignement ménager chez nous aussi est en honneur par l'Ecole de Saint-Pascal, sortie adulte des mains de son fondateur (1). Enfin nous ne sommes pas fâchés de revendiquer ce soir la première Ecole d'Agriculture fondée au Canada en 1859, la deuxième de toute l'Amérique, celle de Lansing, Michigan, ne l'ayant précédée que de deux ans dans la carrière. Voilà ce qui justifie notre hardiesse, Monsieur le Premier Ministre, d'autant que la coopération de votre gouvernement veut bien encourager l'enseignement agricole, dont nous sommes les pauvres ouvriers, dans un district

(1) L'Ecole de S.-Pascal a été ouverte en septembre 1905 ; elle est dirigée par les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. La première Ecole Ménagère de la Province de Québec a été fondée à Roberval en 1882 par les Dames Ursulines, et plus particulièrement par leur Supérieure, la Révérende Mère Saint-Raphaël.

différent sous tous les rapports de celui de l'ouest, aux besc ns duquel un florissant Institut approprie de son côté un art relevé par le grand nom de Laval, ennobli par · · humbles vaillants qui passent "de la bêche au psautier et du psautier à la bêche, tour à tour hommes de peine et anges de prière."

Il était déjà loin le temps où le sol déversait dans les greniers comblés l'exubérance de ses richesses, où, dans les cendres encore chaudes des géants de la forêt, une semence généreuse enveloppait les tronçons noircis dans l'ondulation luxuriante des épis dorés, lorsque M. Pilote, de concert avec ses collègues, sans calcul, sans ostentation, voulut mettre en honneur l'agriculture, en faire l'industrie la plus solide, la plus lucrative, faire de la classe agricole une classe digne de toutes les considérations, autant par son instruction théorique et pratique que par son affection pour une terre arrosée du sang et de la sueur des ancêtres. Rien ne lui coûta; longs voyages, visites des institutions d'enseignement agricole en France, en Belgique, en Angleterre, en Irlande, démarches incessantes auprès des gouvernants, prières, supplications, il mit tout en œuvre pour réaliser son généreux projet, et l'Ecole de Sainte-Anne naquit. Elle eut pour devise: "Le sol, c'est la patrie; améliorer l'un, c'est servir l'autre." La Chambre d'Agriculture du Bas-Canada et la Société d'Agriculture de Kamouraska l'aidèrent à affermir ses premiers pas. Elle eut à se frayer son chemin à travers les difficultés qui sont toujours semées en abondance sur les routes tracées de neuf. Il n'y a pas bien longtemps que le préjugé qui porte à dire qu'il n'est pas besoin d'être instruit pour être cultivateur a cessé d'être admis comme une vérité primordiale dans notre province, et c'est contre ce préjugé que la jeune et pauvre école de 1859 s'est d'abord heurtée, non seulement dans la classe agricole, mais dans les sphères officielles. Aussi tout s'en est ressenti dans l'organisation de la nouvelle

école. Le logis était pauvre, les élèves rares, les octrois maigres, les professeurs mal ou point payés, et l'on peut dire que l'Ecole, pendant de longues années, a vécu d'épreuves et de dévouement. Néanmoins, humblement, mais sûrement, elle a fait son œuvre, sans réclame, il est vrai, mais pouvant démontrer qu'elle a fait profiter au centuple les deniers qui lui ont été octroyés. Si cette œuvre n'a pas été aussi brillante apparemment que celle de certaines institutions de chez nous et de l'étranger auxquelles ont été prodiguées des faveurs considérables, elle a cependant su attirer l'attention de ceux qui savent apprécier le mérite, tout humble qu'il soit, et nous en trouvons la preuve dans les paroles prononcées par le dévoué et laborieux secrétaire de Messieurs les Missionnaires agricoles, le Révérend M. Charest, lors de leur dernière convention.

"L'excellente Ecole d'Agriculture de Sainte-Anne de la Pocatière, a dit Monsieur l'abbé Charest, occupe, elle aussi, une place éminente dans l'opinion publique et dans l'estime des missionnaires agricoles. Ceux-ci, à leur convention de Trois-Rivières, en 1907, ont demandé pour elle des privilèges identiques à ceux de l'Ecole d'Oka. Puisse-t-elle donc, dans un avenir prochain, recevoir les honneurs de l'affiliation universitaire et jouir de plus amples faveurs gouvernementales, afin de répandre encore avec plus d'abondance et d'efficacité, si possible, l'instruction agricole dans cette importante région de la Province de Québec. Nous serons heureux alors de lui présenter nos félicitations et nos souhaits de succès, comme nous le faisons maintenant pour le nouvel Institut agricole."

Cette affiliation à l'Université que souhaite notre bienveillant ami, nous en caressons certainement le légitime et honorable espoir, et la sympathie de l'éminent Recteur de notre Université catholique de Québec nous engage à poursuivre ce rêve, jusqu'à ce que se lève un jour où il cesse de n'être

que l'objet d'une allusion. Mais en même temps nous sentons bien que, pour que cet espoir devienne une réalité, il nous faudrait aussi compter sur la réalisation de l'autre parole prononcée à notre invention par Monsieur le Secrétaire des Missionnaires Agricoles. Ces faveurs de haut lieu plus amples pour notre Ecole, on ne trouvera pas déplacé, nous l'espérons, que nous laissions voir que nous les désirons aussi bien vivement. En effet celle-ci n'a pas eu, depuis cinquante ans, d'autre local pour travailler à son œuvre que celui qui lui a servi de berceau, berceau bien humble que le temps n'a certes pas contribué à améliorer. Comment introduire dans cette demeure primitive les éléments d'un laboratoire de chimie et d'une bibliothèque convenable, qui sont aujourd'hui les accessoires indispensables du sanctuaire de la science appliquée, mais que nous n'avons pas encore songé à introduire dans notre modeste école incapable de les contenir! Que de choses nous pourrions entreprendre, si les éléments dont nous venons de mentionner l'absence étaient mis à notre disposition! Nous pourrions alors, non seulement donner une éducation agricole plus complète aux beaucoup plus nombreux élèves qui nous seraient confiés, mais nous pourrions convier chez nous, à l'instar des institutions similaires, mais mieux dotées et installées que nous le sommes, les cultivateurs de notre région à suivre de ces cours abrégés d'agriculture qui sont tant recherchés, et deviennent la source de tant de progrès, là où les cultivateurs progressifs ont l'avantage de pouvoir les suivre.

Mais qu'avez-vous fait dans le passé, nous dira-t-on, pour permettre à ceux de qui vous réclamez encouragement et protection d'espérer que vous saurez répondre à leurs faveurs? Peu de chose, si on veut le comparer à ce qu'ont fait d'autres, placés en des milieux meilleurs et plus favorisés. Beaucoup, si nous considérons que notre Ecole s'est implantée en 1859

dans un district où tout était à faire, quant au progrès agricole. En effet, climat très rude, pauvre bétail, outillage agricole imparfait, méthode rationnelle de culture inconnue, défiance de l'innovation ou apathie, absence de communications faciles avec l'extérieur, marchés non ouverts, telles étaient chez nous à cette époque les conditions de l'agriculture. Si à cela nous ajoutons l'influence du préjugé que nous avons mentionné plus haut contre l'éducation agricole, l'on verra que notre Ecole a beaucoup fait. Elle est parvenue à attirer à elles autant d'élèves que les largesses officielles lui permettent d'en avoir, elle a vulgarisé la connaissance des bonnes races de bétail, l'amélioration de ces races par la divulgation de meilleures règles d'élevage et d'une meilleure alimentation, le développement de l'industrie laitière, de la culture maraîchère, fruitière; elle a introduit de meilleures variétés de céréales, des instruments aratoires perfectionnés; surtout elle a contribué à disséminer de bonnes méthodes de culture. De tout temps par son voisinage, et depuis quelques années par les conférences spéciales dont son professeur n'hésite pas à assumer la charge, elle exerce son influence même sur les élèves du collège commercial et classique qui se destinent aux affaires, aux professions libérales et au sacerdoce. Ses Directeurs, après lui avoir consacré leurs services intelligents et dévoués, sont ensuite allés çà et là en notre province donner l'exemple du travail raisonné de la terre, basé sur des données scientifiques et pratiques. Notre Ecole a droit de s'enorgueillir des Méthot, des Proulx, des Vallée, des Tremblay, des Deschênes, des Montminy, des Garon, des Leclerc, des Lizotte, des Michaud, des Martin, &c. &c., qui, soit comme cultivateurs zélés, soit comme missionnaires agricoles dévoués, ont semé hors de l'Ecole la bonne semence de l'Ecole. Elle a fourni dans la personne de M. Marsan un professeur aux deux institutions fondées subséquemment,

L'Assomption et Oka, et à l'Institut Agricole son Directeur scientifique. Il serait facile de nommer plusieurs anciens élèves qui font valoir l'enseignement qu'ils en ont reçu:

Monsieur Georges Caron, qui fut l'un des Directeurs, le seul français, du Collège d'Agriculture de Manitoba, inauguré à Winnipeg le 6 novembre 1906. Il a organisé l'une des premières beurreries dans Manitoba, à St-Charles, près Winnipeg; il est considéré comme l'un des meilleurs cultivateurs de sa province;

M. Emile Castel, dont la haute valeur et le mérite ont été justement appréciés, et qui fut le secrétaire de la Société d'Industrie laitière;

Monsieur Chs Mortureux, maintenant attaché à la Ferme expérimentale d'Ottawa;

Monsieur Joseph Côté, conférencier officiel du gouvernement fédéral;

Monsieur Cyriac Daigle, attaché au Département de l'Agriculture du Nouveau-Brunswick;

Le Rév. F. Cyprien Chamberland, C.S.C., Directeur de la Ferme de l'Université St-Joseph de Memramcook;

Messieurs Lortie et Ernest Fortin, qui dirigent avec tant de succès les belles fermes du Séminaire de Québec;

Monsieur Augustin Fortin, qui dirige une ferme de 600 acres pour une compagnie au Lac St-Jean;

Monsieur Aimé Boutet, chef de pratique actuel sur notre ferme, et combien d'autres, fabricants de beurre et de fromage, ou cultivateurs pour leur compte.

En 1867 et en 1900, l'Ecole et la Ferme n'ont pas osé décliner l'honneur de figurer à l'Exposition universelle de Paris: hardiesse, disaient les uns; témérité, soutenaient les autres. Or en 1867, dans le groupe des produits agricoles, le Canada remportait sept médailles d'argent et dix de bronze, et, pour

leur part, l'Ecole d'Agriculture et la Ferme de Sainte-Anne avaient deux médailles d'argent. En 1900, le Dominion obtenait pour les céréales un Diplôme de "Grand Prix" (Gold-Medal Diploma), et la Commission canadienne décernait à l'Ecole copie de ce diplôme, avec l'attestation qu'elle était l'un des principaux exposants.

Je termine ces notes déjà longues, quoique incomplètes. Nous avons cru, Monsieur le Ministre, qu'elles établiraient à votre satisfaction que l'Ecole de Sainte-Anne n'a pas failli à sa tâche, que ses états de service ont quelque mérite, si l'on considère les ressources dont elle a disposé, et qu'ils pouvaient décemment être rappelés en ce jour. Elle serait heureuse que vous lui pardonniez les fatigues de cette journée, et, pour reconnaître l'honorable témoignage que vous donnez ce soir de votre estime et de votre considération pour la vie rurale progressive, elle vous exprime, avec sa reconnaissance, le désir bien sincère d'être fidèle à la mission qu'elle poursuit depuis un demi-siècle, tant que restera à son doigt l'anneau de ses fiançailles.

RÉSUMÉ DE LA RÉPONSE DE L'HON. SIR LOMER GOUIN

Monseigneur,

Monsieur le Supérieur,

Messieurs,

Les autorités du Collège de Sainte-Anne ont été bien aimables de me convier à cette fête, et c'est avec bonheur que j'ai accepté leur invitation. Depuis que j'ai franchi le seuil de cette maison, ses directeurs m'ont témoigné tant de bienveillance et d'attentions que, vraiment, j'en suis à regretter de n'être pas venu les visiter plus tôt.

L'accueil qui m'est fait me touche autant qu'il m'honore, et je me félicite de me trouver au milieu de vous. Je tiens cependant à vous dire, Monsieur le Supérieur, que les inscriptions qui ornent ces murs, et surtout certains passages de votre adresse, m'intriguent quelque peu. Vous semblez vouloir me persuader que c'est être bien vieux que d'avoir cinquante ans. Cinquante ans! mais il y a bien des choses qui les ont; beaucoup d'hommes aussi. Et j'en sais, des hommes, qui trouvent que cinquante ans, ce n'est pas très loin!

Il y a longtemps que je désirais visiter cette institution. Je savais qu'elle est l'œuvre des plus purs dévouements, qu'elle repose sur les meilleures assises et qu'elle abrite les plus beaux espoirs de la patrie canadienne; j'avais lu l'histoire de quelques-uns de ses enfants, et j'avais eu l'occasion d'admirer les talents brillants et les grandes qualités que d'autres déploient dans la vie publique. D'ailleurs, il m'est toujours agréable de pénétrer dans nos collèges, dans nos écoles. L'école, il faut la fréquenter sans relâche, car il faut étudier toute la vie. Toute la vie, cela peut paraître long aux jeunes que je vois devant moi; mais, qu'ils me permettent de le leur répéter après leurs maîtres, il n'y a jamais, il ne doit y avoir jamais de repos, ni de vacances, pour les vaillants, pour ceux qui veulent donner la mesure de leurs talents.

Vous fêtez ce soir le cinquantenaire de la fondation de votre Ecole d'Agriculture. Cette école est la première du genre qui ait été ouverte en cette province et, en l'établissant, les autorités de Sainte-Anne ont certes donné là un bel exemple à leurs concitoyens.

Monsieur le Supérieur nous a fait un historique très précis de ce que cette école a accompli, il nous a montré que tous les secours qu'elle a reçus du gouvernement de Québec ont été bien employés, et il semble évident que si l'on faisait

le compte de votre école et du gouvernement, ce n'est pas celle-là qui serait débitrice.

Sans doute, si Monsieur le Supérieur avait bien voulu me communiquer à l'avance l'adresse qu'il vient de lire, je serais en meilleure position pour y répondre; mais je doute fort qu'il me serait possible de contester ses représentations et même ses réclamations. En effet, il est vrai que votre Ecole d'Agriculture est la plus ancienne de la province et qu'elle devrait être mieux outillée; il est vrai que le nombre des élèves qui la fréquentent devrait être beaucoup plus considérable; il est vrai que, sur une population de 1,700,000 âmes, peut-être de 1,900,000, une centaine de jeunes gens seulement fréquentent nos collèges d'agriculture, tandis qu'environ quatre mille élèves fréquentent nos collèges classiques, se préparant pour la plupart à embrasser les professions dites libérales. Or n'est-il pas grand temps de songer à attirer les fils de cultivateurs dans nos écoles d'agriculture, afin qu'ils y apprennent à mieux cultiver la terre qu'ils hériteront de leurs pères et à faire rendre à un sol, épuisé peut-être, des moissons et des fruits toujours abondants? L'heure n'est-elle pas venue pour les autorités, religieuses et civiles, de voir à pousser davantage les jeunes vers les écoles techniques, vers les écoles d'agriculture?

Messieurs, il serait inutile de multiplier vos requêtes. Comptez sur l'assurance que je vous donne présentement. Cette partie de la province, la région dont Sainte-Anne est le centre, votre institution enfin, recevra du gouvernement que j'ai l'honneur de présider des subventions au moins égales à celles que reçoivent les autres écoles; car ces subventions, vous les méritez sans conteste. Il est déjà sorti de votre institution un grand nombre d'hommes qui ont fait honneur à notre race, qui se sont distingués dans toutes les professions,

même dans la carrière politique; nous voulons vous aider à développer l'œuvre que vous avez fondée, nous voulons vous aider à améliorer cette école.

Que pourrais-je vous dire de plus, puisque nous sommes absolument d'accord? Il ne me reste donc qu'à vous remercier bien sincèrement de votre gracieuse invitation et surtout de votre charmante hospitalité. Veuillez croire que je garderai un heureux souvenir de mon passage au milieu de vous.

Qu'il me soit cependant permis, en terminant, de saluer et de féliciter la brillante jeunesse que je vois devant moi, et qui a la bonne fortune de grandir à l'ombre de l'Ecole d'Agriculture et du Collège de Sainte-Anne.

Sur le programme de cette fête, je lis ce que je présume être la devise de l'Ecole: "Le sol, c'est la patrie; améliorer l'un, c'est servir l'autre". Cette sentence est vraie, mais dans une mesure seulement; car, dans un pays, l'agriculture n'est pas tout, et le mot "patrie" doit avoir une définition plus large, plus compréhensive. Le sol, il est vrai, forme partie de la patrie, mais il ne faut pas croire et dire que la patrie, c'est un morceau de terre borné par une montagne, un fleuve, une colline ou un ruisseau. La patrie, c'est l'histoire de notre race, les peines de nos ancêtres, leurs batailles, leurs conquêtes, leurs triomphes, leurs défaites aussi; ce sont les chansons qu'ils ont chantées, les larmes qu'ils ont pleurées; ce sont les institutions, la langue, les traditions qu'ils nous ont léguées et que nous devons conserver fidèlement et pieusement; la patrie, ce sont les grands hommes qui sont venus avant nous, qui ont fait honneur à notre race, dont la statue orne nos places publiques; ce sont nos foyers, notre vieux père, la bonne mère qui est venue vous conduire ici en septembre, qui vous a quitté le cœur gros, et dont l'amour est toujours près de vous; la patrie, ce sont les cendres de nos pères, les

berceaux des petits qui sont aux foyers; ce sont les hommes vivants, tous les bons citoyens qui donnent chaque heure de leur vie, chaque battement de leur cœur pour l'agrandissement du pays; la patrie, c'est vous, Monseigneur, c'est vous, Monsieur le Supérieur, c'est vous, braves cultivateurs que je vois devant moi, et vous aussi, jeunes gens, sur les fronts de qui brille l'auréole de l'intelligence. Jeunes gens, je vous dis au revoir; et, en vous saluant, c'est devant la patrie, dont vous êtes le meilleur espoir, que je m'incline.

Adresse présentée à l'Honorable Jos.-Ed. Caron, Ministre de l'Agriculture, par Monsieur Joseph Pasquet, Président des Élèves de l'École d'Agriculture.

A L'Honorable Joseph-Edouard Caron,
Ministre de l'Agriculture.

Monsieur le Ministre,

On a voulu que les élèves de l'Ecole d'Agriculture vous souhaitent la bienvenue. C'est avec empressement et orgueil que nous avons accepté cet honneur auquel nous croyons avoir droit; car permettez-nous de vous le dire sans détour, nous vous regardons comme l'un des nôtres, et à double titre. En effet les liens qui nous unissent aux élèves du collège sont si étroits que nous formons pour ainsi dire une seule et même famille, et la noble carrière à laquelle nous nous préparons est celle que vous avez choisie vous-même.

Nous sommes heureux et fiers, Monsieur le Ministre, de vous voir au milieu de nous, pour la célébration du Cin-

quantenaire de l'Ecole d'Agriculture. Par votre présence, vous rendez un témoignage bien mérité de sympathie et de reconnaissance à ceux qui se sont dévoués et qui se dévouent encore, dans cette maison, à la cause agricole; en même temps, vous donnez un précieux réconfort, presque un gage de réalisation à nos espérances de jeunes agriculteurs.

A l'Ecole d'Agriculture, nous nous laissons tellement absorber par notre travail et nos études agricoles que nous ne nous occupons que très peu des choses extérieures. Un événement récent nous a cependant très vivement intéressés; nous pouvons dire qu'il nous a grandement réjouis. Cet événement, c'est la récente promotion qui vous a mis à la tête du Ministère de l'Agriculture. Il nous a réjouis, parce que la renommée aux cent bouches nous avait appris que le député de l'Islet était, en même temps qu'un homme actif et dévoué, un agriculteur distingué et progressiste.

Votre arrivée au pouvoir a fait plus que nous réjouir; elle a fait naître en nous plus d'un rêve d'avenir. Bien souvent, en revenant à la ferme, à la nuit tombante, au pas alourdi de nos chevaux de labour, ou en laissant bercer notre esprit par le roulement monotone du moulin à battre, nous avons longuement songé aux destinées de l'agriculture, dans la province de Québec. Nous avons pensé d'abord à l'œuvre immense accomplie par les rudes laboureurs et vaillants soldats que furent nos ancêtres: par eux, la forêt, peuplée d'Indiens et de bêtes sauvages, a été remplacée par les villes prospères, les moissons dorées, les pâturages verdoyants.

Cette transformation magnifique commencée par les premiers colons a été continuée, en bonne partie du moins, par les prêtres patriotes et dévoués qui ont fondé et dirigé cette Ecole d'Agriculture et par les bons agriculteurs qui en sont sortis. On ne saurait assez glorifier ces modestes tra-

vailleurs de la pensée et de la terre. Ces fêtes du Cinquantenaire et votre présence, Monsieur le Ministre, ont l'heureux résultat de faire revivre leur œuvre, et de proclamer devant tout le pays qu'ils ont été des agriculteurs passionnés, des hommes de progrès, des patriotes utiles à leur patrie.

Ceci, c'est le passé, passé glorieux que nous ne devons pas oublier et que nous devons continuer, en faisant l'avenir encore meilleur.

Il y a encore des terres à coloniser; nous voulons continuer l'œuvre de défrichement, non pas avec l'insouciance déplorable de bûcherons à courte vue, mais avec la prudence avertie d'agronomes qui comprennent la nécessité de conserver une partie de notre domaine forestier. De la frontière des Etats-Unis à l'Ungava, de la Gaspésie au Témiscamingue, les colons doivent continuer leur tâche de défricheurs. Plusieurs d'entre nous iront sans doute aider à agrandir la patrie, en faisant reculer la forêt devant la civilisation et l'agriculture.

Ceux qui resteront dans les vieilles paroisses auront eux aussi une belle tâche à accomplir. Les belles terres qui longent le St-Laurent sont encore loin d'être épuisées. Toutes les moissons qu'elles ont données les ont sans doute appauvries momentanément, mais des engrais appropriés et une culture rationnelle peuvent leur rendre leur ancienne et merveilleuse fécondité. Nous croyons qu'en mettant tout simplement en pratique les théories scientifiques que nous étudions à l'Ecole d'Agriculture, nous pouvons augmenter sensiblement les rendements actuels; nous croyons que nous pouvons faire produire à la terre des moissons plus riches, des fruits plus savoureux; nous croyons que nous pouvons obtenir de nos vaches un lait plus gras et plus abondant, de nos abeilles un miel plus doux et plus fin. Nous rêvons de faire de la vallée du St-Laurent le "Jardin du Canada", et de faire dire de ses

terres merveilleuses ce que Crémazie disait des Mille-Isles, "qu'elles sont tombées de la corbeille dans laquelle les anges emportaient au ciel la terre du paradis terrestre."

Nous paraissons peut-être, à quelques-uns du moins, bien prétentieux; mais notre amour pour notre pays, l'énergie que nous sentons en nous, les études que nous avons faites donnent quelque légitimité à nos prétentions. Que ne peuvent faire la science, l'enthousiasme et le patriotisme? Que les sceptiques sourient, s'ils le veulent; nous, nous croyons que nos efforts stimulés, aidés, dirigés par le Ministre actif et compétent que vous êtes, peuvent faire des prodiges.

Votre passé nous assure que votre main dirigera vigoureusement l'agriculture dans la voie du progrès. Nous tenons à vous dire ce soir que les anciens élèves de l'Ecole d'Agriculture de Sainte-Anne seront toujours les premiers à vous suivre dans cette voie, comme ils seront toujours les premiers à vous écouter, lorsque vous parlerez de science, de progrès, d'amélioration.

Nous vous avons conté naïvement, Monsieur le Ministre, les rêves qu'a provoqués en nous votre entrée au Ministère de l'Agriculture. Nous sommes persuadés qu'ils peuvent devenir demain une féconde réalité.

En travaillant tous avec ardeur au progrès de l'agriculture, vous, Monsieur le Ministre, dans toute la province, avec les puissants moyens d'action dont vous disposez, nous, dans notre modeste sphère, nous arriverons certainement à rendre le Canada français, tous les jours,

"*aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain,*"

plus fertile, plus riche et plus prospère.

LES ELEVES
DE L'ECOLE D'AGRICULTURE

REPONSE DE L'HONORABLE M. CARON.

Monseigneur,

Monsieur le Supérieur,

Messieurs,

Je vous remercie bien sincèrement de l'accueil très sympathique que vous me faites ce soir, accueil qui me va droit au cœur. Je remercie spécialement les élèves de l'Ecole d'Agriculture. Ils ont eu de bonnes paroles à mon endroit. Leur bon cœur les leur a dictées, mais je ne crois pas les mériter. En fait de mérite, je n'en ai qu'un seul, tous les autres me manquent; c'est d'être un cultivateur, de l'avoir toujours été, et de savoir que je le serai toujours.

Il y a trente ans,—si vous me permettez de retourner en arrière et de rappeler quelques souvenirs,—je quittais le toit de cette institution de Sainte-Anne, après avoir suivi pendant trois ans le cours commercial, et je retournais cultiver la terre paternelle, habiter cette vieille maison ancestrale, dont les lambris ne sont pas dorés, mais qui ne m'est pas moins chère, puisqu'elle abrite la quatrième génération de ma famille dans la personne de mes enfants.

J'ai, depuis cette époque, cultivé le sol qui m'a vu naître. Chaque année, j'ai tracé de mes mains le sillon destiné à féconder ma terre; j'ai conduit, seul, dans mon champ, la charrue qui m'a fait vivre, et c'est avec une satisfaction bien légitime que je me réclame de ce titre de cultivateur, de cette profession que j'ai exercée, que j'exerce encore, et que je me propose d'exercer toujours, bien déterminé que je suis à vivre de la terre et à ne travailler que pour la terre.

J'ai cependant une faute à me reprocher. C'est probablement le temps le plus propice pour faire sa confession, et, sans préliminaires, je vais m'accuser de mon péché. J'ai cru

pendant un certain temps, comme bien d'autres, que la profession agricole, toute noble, tout élevée qu'elle puisse être, renfermait en définitive plus de déboires que de satisfactions. Mais depuis que j'ai pu faire personnellement l'expérience des désappointements, des désenchantements, des tracasseries de toutes sortes que l'on rencontre dans les affaires, dans la vie à outrance des villes, pour ne pas parler de la politique où les hommes s'usent si vite, j'en suis revenu de mes premières opinions, et je dois déclarer, fort de l'expérience que j'ai acquise, et ceci, je le dis surtout aux jeunes qui entrent dans la vie, qu'il n'y a rien de plus beau, de plus noble, de plus élevé, rien de mieux en un mot que la vie agricole, que la culture de la terre, que cette existence large et vivifiante des champs, surtout pour celui qui aime à passer une vie tranquille, loin du tourbillon des affaires, du bruit des villes, au sein de sa famille, source des joies les plus pures comme les plus durables.

Ils avaient bien compris cela les anciens, qui ne voulaient pas qu'un fils de noble famille pût embrasser plus que trois états dans la vie, le service des autels, la profession des armes et la culture des champs: "La Croix, l'Epée et la Charrue." Tant il est vrai de dire que, toutes élevées qu'elles puissent paraître, les autres professions ne sont en définitive qu'un servage déguisé, tandis que le service des autels, la profession des armes et la culture des champs sont des états nobles et libres, qui ne connaissent d'entraves que le devoir et la loi, ce qui constitue dans le monde l'expression la plus élevée de la liberté et de l'indépendance à laquelle les peuples, comme les individus, aspirent constamment.

Nous célébrons ce soir un anniversaire unique dans l'histoire de notre progrès agricole, car je ne crois pas me tromper, en disant que c'est le premier cinquantenaire de cette nature que nous sommes appelés à célébrer dans cette province.

Permettez-moi donc d'offrir mes félicitations aux différents supérieurs et directeurs de l'Ecole d'Agriculture de Sainte-Anne, ainsi qu'aux supérieurs, directeurs, et au personnel enseignant du Collège de Sainte-Anne, qui tous ensemble ont travaillé pour fonder, maintenir cette institution, la rendre prospère, et lui permettre de donner à nos fils d'agriculteurs un enseignement qui a rendu bien des services à l'agriculture dans notre district.

Depuis cinquante ans, l'Ecole d'Agriculture de Sainte-Anne a disséminé la science agricole dans cette province; elle a enseigné à nos enfants le meilleur moyen de tirer de la terre les richesses qu'elle contient, afin d'en faire profiter l'humanité. Elle a montré à nos jeunes gens l'art de devenir de véritables cultivateurs, et ceux-ci, une fois sortis de l'école, ont mis en pratique les connaissances acquises, ils ont disséminé autour d'eux l'enseignement agricole reçu ici, et c'est ainsi que les bienfaits de l'Ecole d'Agriculture de Sainte-Anne ont rayonné, se sont étendus un peu par toute la Province depuis cinquante ans. Vous avez donc droit, Messieurs de Sainte-Anne, d'être fiers des résultats obtenus.

Cependant l'œuvre accomplie jusqu'ici a besoin de perfectionnements. La science agricole a fait des progrès marqués depuis cinquante ans, et l'école actuelle ne répond plus aux besoins toujours grandissants. Sans doute elle a suivi le progrès, elle y a contribué dans une large mesure, mais la bâtisse actuelle est devenue trop exigue. Elle n'offre plus l'espace nécessaire pour augmenter les cours et donner aux élèves tout le confort auquel ils ont droit. Il faudra s'occuper d'une construction nouvelle, et c'est à cette œuvre de restauration que je serai heureux de contribuer. En ma qualité de Ministre de l'Agriculture, de cultivateur habitant ce district, et d'élève de Sainte-Anne, ce sera pour moi un sensible plaisir

de pouvoir dire que l'un de mes premiers actes officiels a été d'aider à la restauration de cette école, et de contribuer à en faire l'une des plus belles et des plus prospères institutions agricoles de cette province.

L'Ecole d'Agriculture de Sainte-Anne est particulièrement bien placée pour réaliser les agrandissements et les améliorations projetés. Située au milieu d'un district agricole prospère, elle peut faire profiter ses élèves de leçons pratiques données sur la ferme modèle du collège, dont le sol représente très bien la moyenne des terrains en culture, depuis Trois-Rivières jusqu'au Golfe.

Les différences du sol que nous trouvons sur cette ferme conviennent aux différentes cultures pratiquées dans ce district. Un magnifique troupeau de bêtes choisies et de race pure sert à compléter ces avantages, et permet de donner sur la ferme de Sainte-Anne de véritables cours de science agricole, pratique et appliquée.

Je ne suis pas ici pour faire des promesses. Je n'en fais jamais, mais si vous me permettez d'exprimer un désir, ce serait celui de voir l'école de Sainte-Anne recevoir une plus large part d'octrois, autant au moins que la somme accordée aux institutions de même nature dans cette province, et j'espère que bientôt vous vous apercevrez que les faits valent mieux que les promesses, et que nous pourrons tous ensemble accomplir avant longtemps les améliorations désirées.

Je disais, il y a un instant, combien j'étais heureux de me retrouver sous le toit de cette maison, mon "Alma Mater", et ce sentiment chez moi est d'autant plus vif que je me revois au milieu de ces professeurs et de ces élèves que je connais pour un bon nombre, dont quelques-uns sont nés dans la paroisse que j'ai toujours habitée, et que, de l'endroit où je parle en ce moment, j'aperçois mon fils aîné que j'ai conduit ici, il

y a quelques semaines à peine, et qui, après trente ans, vient s'asseoir sur les mêmes bancs que j'ai occupés, puiser à la même source intarissable, l'instruction qui lui sera si nécessaire pour soutenir les combats de la vie.

C'est Sainte-Anne qui a formé ces nombreux citoyens qui se sont distingués dans le clergé, dans la magistrature, dans la politique et dans les professions libérales, et qui compte parmi ses enfants celui qui, actuellement, occupe le plus haut poste dans cette province, détenteur, en vertu de ses fonctions de Lieutenant-Gouverneur, d'une partie des pouvoirs et des attributions conférés à Sa Majesté Edouard VII.

Ce n'est pas la première fois d'ailleurs que pareil honneur rejaillit sur Sainte-Anne, et je me rapelle, alors que j'étais écolier ici, la réception chaleureuse que nous faisions à Letellier de St-Just, qui, après avoir été nommé le représentant de la Reine en cette province, se souvenait de son collège et lui faisait sa première visite officielle.

Ce n'est pas sans émotion que je rappelle tous ces souvenirs, et lorsque je suis parti d'ici il y a trente ans, j'étais bien loin de penser que j'y reviendrais en ma qualité de Ministre de l'Agriculture.

A mes jeunes amis de l'Ecole d'Agriculture, je puis donc dire que l'agriculture mène à tout et que c'est la plus belle profession qui puisse s'exercer sur cette terre. Soyez fiers d'être des agriculteurs. N'oubliez pas que tout ce que nous avons d'institutions en ce monde repose sur le culture du sol, et que cet or après lequel nous courons tous, pour lequel nous sacrifions notre santé, notre repos et quelquefois notre vie, cet or ne vaut qu'en autant qu'il y a du pain. A ce sujet, permettez-moi de rappeler une anecdote, qu'un certain nombre d'entre vous connaissent peut-être, mais qu'il est bon de rappeler, car en agriculture, comme en religion, il faut souvent rappe-

ler les mêmes choses. C'est celle de ce voyageur, qui, revenant d'un tour du monde, racontait avoir vu quelque part une toile très ancienne, où, à la demande de quelque grand du jour, un représentant de chacun des états, professions ou métiers, avait été invité à peindre une figure allégorique quelconque, représentant cet état, cette profession ou ce métier, et à écrire quelques mots, pour en faire connaître les mérites et l'exalter. En tête de la toile, le premier, comme toujours, un avocat, (je ne veux pas que ceci soit interprété comme un reproche par mes amis de la profession légale; les avocats, dit-on, sont la noblesse de notre pays), un avocat était venu tracer l'emblème si bien connu de la justice, cette balance tenue par une femme portant un bandeau sur les yeux, et, sous cet emblème, il avait écrit: "Moi, je fais les lois et les applique. Je suis chargé de l'administration de la justice, gardien du droit, défenseur de la veuve et de l'orphelin."

Plus bas, un notaire avait écrit: "Moi, je remplis un rôle pacifique autant que parfait. Je représente l'honnêteté. Je suis le détenteur de l'honneur et de la fortune des familles."

Plus bas encore, un médecin, au-dessous du pilon traditionnel, avait écrit: "Moi, je donne mes soins à ceux qui souffrent. Je les soulage dans leurs douleurs. Je personnifie le dévouement. Ma science est indispensable à l'humanité." Il aurait peut-être pu ajouter: "pour la guérir ou l'envoyer aussi légalement que prématurément de l'autre côté," mais passons, pas de médisance ce soir.

Au-dessous, un commerçant avait écrit: "Moi, je tiens dans mes mains la fortune des nations. Sans le commerce, la civilisation et le progrès n'auraient pu avancer."

Sous une épée, un soldat avait écrit: "Moi, je représente le courage et la vaillance. Je défends mon pays, je donne au besoin mon sang et ma vie pour mes concitoyens."

Enfin, tout au bas de la toile, le dernier, comme toujours, un pauvre cultivateur de sa main calleuse et durcie par le travail, avait tracé une charrue et, sous cet emblème de sa profession, il avait écrit ces simples mots, qui résumaient en une seule phrase tout ce qui avait été écrit au-dessus, et qui démontraient en même temps d'une manière bien frappante la nécessité, l'indispensabilité de l'agriculture: "*Moi*, avait-il écrit, *je nourris tout ce monde-là.*"

Messieurs, inclinons-nous et rendons hommage à cette profession qui nourrit les peuples. Sachons respecter le cultivateur et donnons-lui dans la société la place à laquelle il a droit, car, en labourant son sol, il ne s'est pas abaissé, mais il s'est ennobli. Sachons reconnaître le mérite de cet humble ouvrier de nos campagnes, qui est véritablement le pionnier de toute civilisation, qui sans cesse nous ouvre des horizons nouveaux et qui, partout où il passe, fait pousser le premier brin d'herbe. Admirons aussi le courage et la vaillance de ce colon, qui ne craint ni le froid, ni la faim, ni la misère, mais qui s'enfonce hardiment dans la forêt, pour s'attaquer aux forces de la nature et les contraindre à lui donner du pain.

C'est chez ces vieilles familles de cultivateurs et de colons, au milieu de nos bonnes paroisses, que l'on retrouve toujours ces belles traditions de foi et d'honnêteté si respectées de nos ancêtres, et qui font de nos centres agricoles de véritables réserves nationales où le patriotisme est plus ardent, où le respect des lois et des liens de la famille est plus profond, où l'amour du pays vibre plus vif et plus pur, qualités fondamentales d'une race forte, vigoureuse, où nous puisons sans cesse les talents qui nous manquent, et où nous trouvons toujours les énergies dont nous avons besoin pour guider notre pays vers les belles destinées que la Providence lui réserve.

En terminant, je veux dire encore une fois que l'Ecole

d'Agriculture de Sainte-Anne m'est particulièrement chère. Elève du collège, je le vois avec plaisir grandir, s'améliorer, perfectionner son système d'instruction, et prendre rang parmi nos plus belles et nos plus importantes institutions enseignantes.

Sous cette direction, qui a fait le collège prospère, je suis convaincu que l'Ecole d'Agriculture prospérera à son tour, et je me sens plein d'espoir pour l'avenir. Où le Collège a passé, passera bien l'Ecole, qui devra elle-même grandir comme le Collège l'a fait avant elle. Et pour relever un mot de Sa Grandeur Monseigneur Roy, qui nous disait dans son éloquent langage "que les sources qui avaient servi à alimenter l'Ecole n'étaient pas assez larges," peut-être pourrais-je répondre à Sa Grandeur que si les sources ne sont pas assez larges, nous trouverons des "ressources" qui nous permettront de faire les améliorations qui lui sont chères, et qui feront de l'Ecole de Sainte-Anne un établissement d'éducation agricole, capable de former un plus grand nombre de cultivateurs instruits, amis du progrès, possédant les connaissances requises pour faire produire au sol de leur patrie toutes ses richesses et ses trésors agricoles, et cela, pour le plus grand bien de notre beau pays.

SOUVENIRS HISTORIQUES

PAR MONSIEUR L'ABBÉ NARCISSE PROULX, CURÉ DE SAINT-ÉVARISTE DE FORSYTH, COMTÉ DE BEAUCE, DIRECTEUR DE L'ÉCOLE D'AGRICULTURE DE 1874 A 1881.

Résumé.

Monseigneur,

Messieurs les Ministres,

Messieurs,

Il est déjà tard; j'arrive en dernier lieu, après les brillants orateurs que vous avez applaudis, et je ne connais pas le don de l'éloquence. On peut dire fort justement qu'on a suivi la coutume dont parle le maître d'hôtel des noces de Cana: on a servi d'abord le bon vin. Aussi ne serai-je pas long, me bornant à quelques faits.

Jusque vers 1840, dans la Province de Québec, la terre vierge et fertile avait produit sans rien demander; elle avait produit abondamment, ce qui avait fondé le cultivateur dans une fatale sécurité. On vivait heureux, on récoltait le blé en si grande abondance qu'on en usait pour nourrir ces nobles animaux qui servaient et voituraient si bien nos pères, et même ces familiers moins nobles dont l'enfant prodigue eut la garde loin du logis paternel. Mais après 1850, nos pauvres habitants canadiens furent surpris par la disette; la terre fatiguée leur refusa ses fruits, et, le dimanche, à la porte de l'église, l'on entendait les vieux vanter l'âge d'or passé et se plaindre de la terre qui ne donnait plus le moyen de vivre, de la terre qui mourait. Les cultivateurs, dénués de science agricole, ne comprenaient pas qu'il fallait soumettre la routine paternelle

à un changement radical, se décidaient résolument à laisser une terre devenue stérile, et prenaient en foule le chemin des Etats-Unis. Comme l'a fait remarquer Monseigneur l'Administrateur, le clergé donna l'alarme le premier et tâcha d'arrêter le courant funeste. Des hommes qui s'intéressaient en cette région au bien public, les Chapais, les Letellier, les Casgrain, les Têtu, agitèrent ici la question, et avec leur encouragement, en 1855, la Corporation du Collège de Sainte-Anne soumettait au gouvernement du Canada Uni le projet de fonder une école d'agriculture, projet auquel furent favorables tous les membres canadiens-français du Parlement. En 1858, à la suggestion de M. Chapais, député de Kamouraska, le Supérieur du collège, M. Pilote, qui était l'âme du mouvement, adressa une pétition à la Législature, qui vota une somme de 250 louis pour la future école. C'était une grande responsabilité que de se charger de la fondation et du maintien de cette école; le collège était jeune, il avait à peine trente ans d'existence; il était pauvre et chargé de lourdes obligations; il se mit néanmoins à la besogne.

L'œuvre accomplie, M. le Supérieur l'a rappelée; je n'ajouterai rien à cette esquisse, pour m'arrêter plutôt au souvenir de certains hommes qui se sont dévoués, qui se sont sacrifiés pour l'avantage de l'Ecole de Sainte-Anne. Je salue d'abord son vaillant fondateur, le Révérend M. Pilote, et j'applaudis à l'éloge qu'on a fait de ce bienfaiteur de notre agriculture.

En 1863, il y avait, avec la pratique sur les champs, un cours de sciences agricoles qui comprenaient l'art de bien traiter les animaux, de les bien soigner. A cette époque, un citoyen d'un grand cœur, que j'ai connu d'une manière toute spéciale, avec lequel j'ai vécu très intimement pendant trois ou quatre années, les dernières surtout de mon directorat, vint spontanément offrir de donner, *pro Deo et Patria*, avec tout le soin dont il serait capable, l'enseignement de l'art vétérinaire, et

sans la moindre indemnité aussi longtemps que ce serait nécessaire, deux ou trois fois la semaine, chaque année pendant une couple de mois. Cet homme, c'était le Docteur Ludger Têtu, médecin pratiquant à la Rivière-Ouelle. Vers 1876, M. Têtu, sur la demande de M. Pilote, fut nommé membre du Conseil d'Agriculture, aux séances duquel il ne manqua jamais d'assister. Au printemps de 1879, déjà gravement malade, il sacrifia sa sécurité personnelle, en se rendant à Montréal pour appuyer de son influence au Conseil des résolutions favorables à l'Ecole de Sainte-Anne et à la cause qu'il aimait. Il était de retour de son pénible voyage au commencement d'avril; un mois plus tard, la triste nouvelle de sa mort nous arrivait: il était allé recevoir du bon Dieu la récompense du bien qu'il avait accompli par son ministère médical, et par le dévouement admirable dont il avait bien voulu honorer l'Ecole de Sainte-Anne.

Un homme de cœur et de sacrifices, comme M. le Docteur Têtu, fut M. l'arpenteur Chs-Frs Roy, député de Kamouraska; l'Ecole a toujours trouvé en lui un auxiliaire et un défenseur. A l'Honorable C.-Ernest Gagnon, député à l'Assemblée Législative de 1878 à 1890, Secrétaire Provincial sous le gouvernement Mercier, doit aller aussi notre reconnaissance. Outre qu'il fut un ami dévoué de la colonisation, on est heureux de dire qu'il mit toute son influence au service de l'Ecole d'Agriculture pour en promouvoir les intérêts, pour lui assurer protection et salut. Il ne serait pas juste d'oublier ici le nom de M. l'Abbé L.-O. Tremblay, Directeur de 1881 à 1895. Ceux qui ont connu cet homme, si riche d'esprit et d'intelligence, savent quel soin il a donné à l'œuvre à laquelle il s'était dévoué corps et âme, comment il a travaillé à répandre son action, comment il a parcouru les paroisses du bas de Québec pour les engager à profiter de la bonne semence de l'enseignement agricole. A la mémoire de tous ces chers disparus, hom-

mage reconnaissant et fidèle! Gardons-la de l'oubli qui s'épaissit si vite autour des hommes et des choses du passé.

Je me reprocherais de ne pas vous signaler enfin un fait presque inaperçu au temps où il se produisit, mais dont l'importance ne saurait plus être contestée, je veux dire l'établissement des cercles agricoles. On rencontre ces cercles très prospères dans toutes les paroisses, mais on en connaît guère l'origine. Le Directeur de l'Ecole d'Agriculture, installé en novembre 1874, allait passer pour la première fois un été, celui de 1875, sans vacances; il fallait bien surveiller les élèves, les conduire aux champs, présider à leurs études, etc. Les jours de travail avaient leur agrément, mais quand il fallait le dimanche, après les offices religieux, garder ces jeunes gens sans occupations, les heures devenaient longues. Répondant aux besoins de tous, le Directeur s'entendit avec un ami de la science agricole, pour qu'il vînt de 3½ heures à 4½ heures causer de questions auxquelles les élèves s'intéresseraient, tout en se reposant et en fumant la pipe; ce brave citoyen de Sainte-Anne, qui s'est toujours occupé d'agriculture, non pas en labourant la terre, mais par l'œuvre du journal dont il était le rédacteur, l'estimable "Gazette des campagnes", c'était M. Firmin-Henri Proulx. On fut si enchanté de la première causerie à la salle de récréation de l'Ecole que l'on y invita les cultivateurs de la paroisse, et une cinquantaine s'y rendaient le dimanche suivant. Après la conférence, M. l'Arpenteur Roy, M. le Notaire Martineau et quelques autres proposèrent de former un cercle d'enseignement agricole ouvert aux cultivateurs, et M. Roy se prêta volontiers à l'élaboration des règlements; tout cela se passait séance tenante. Quelques jours après, les officiers étaient choisis, et de la voie publique on pouvait lire, se détachant en gros caractères sur la façade de l'Ecole, cette inscription: "Cercle Agricole de l'Ecole d'Agri-

culture de Sainte-Anne, composé du personnel de l'Ecole et des citoyens cultivateurs de cette paroisse." L'étiquette voyante intrigua un jeune curé, ancien élève du Collège, de passage à Sainte-Anne. "Qu'est-ce que cela? demanda-t-il; quel est l'objet de ce cercle? quelle est son organisation? quel résultat donne-t-il?" Le Directeur lui fournit toutes les explications désirées, et, de retour dans sa paroisse, M. l'Abbé Théophile Montminy fondait un cercle sur le modèle du nôtre. Je puis donc affirmer que le premier inspirateur de nos nombreux cercles agricoles, c'est le digne citoyen qui s'appelle Firmin-H. Proulx (1); je puis affirmer que l'idée génératrice mise en œuvre par l'entreprenant curé de Saint-Agapit de Beaurivage, quinze ans avant la loi qui concerne les cercles agricoles, part de Sainte-Anne.

SÉANCE DU CERCLE SAINT-ISIDORE DE L'ÉCOLE D'AGRICULTURE DE SAINTE-ANNE DE LA POCATIÈRE, TENUE LE 20 DÉCEMBRE 1909.

Présents: MM. Joseph Pasquet,
Jules Gauvreau,
Roméo Roy,
Ludovic Roy,
Elzéar Verreault,
Valmore Lamontagne,
Philippe Ouellet,
Léon Brown,
Laurent Perreault,
Charles Toulouse,
Gustave Côté,
Aimé St-Laurent,
Albert Lavoie.

(1) M. Proulx vit aujourd'hui retiré chez son fils, M. le curé de St-Magloire; il est âgé de 75 ans.

DISCUSSION SUR L'ÉGOUTTEMENT

M. Pasquet.

Monseigneur,

Messieurs,

Les membres du Cercle de l'Ecole d'Agriculture, comptant sur votre grande indulgence, osent parler devant vous de choses agricoles. La question que nous voulons traiter en ce moment est de la plus haute importance, puisqu'elle est le point de départ de toute bonne culture: je veux parler de l'égouttement. Qu'est-ce donc que l'égouttement? En agriculture, on entend par égouttement ce qu'il faut faire pour débarrasser la terre de l'excès d'eau qu'elle contient et qui lui est nuisible. Cette opération est si nécessaire que, si elle est négligée dans les terres imperméables ou qui reçoivent l'eau des terrains plus élevés, on ne peut avoir de bonnes récoltes, quels que soient les autres soins de culture qu'on puisse leur donner. Donc, si l'on veut que la culture soit payante, il faut commencer par égoutter les terres qui en ont besoin.

Mais, me dira-t-on peut-être, est-il bien vrai qu'un bon égouttement soit absolument nécessaire pour obtenir une récolte abondante? A cette question, je réponds oui, sans hésitation. Et ici, l'expérience et la pratique sont d'accord avec la science pour me donner raison. En effet, qu'arrive-t-il lorsqu'on travaille, au printemps, une terre forte imbibée d'eau? En travaillant, au printemps, une terre argileuse imbibée d'eau, c'est justement le bon moyen d'en faire de la brique. Plus elle sera ainsi travaillée, plus elle deviendra dure en séchant au soleil. Tout le monde sait cela. Tout le monde sait aussi que ce n'est pas pour durcir la terre qu'on la travaille. Au contraire, on laboure la terre, on la bouleverse plus ou moins profondément, pour l'ameublir, pour l'émietter, pour

la réduire en poussière le plus possible, afin de rendre assimilables les principes fertilisants, de permettre aux racines des plantes de se développer à l'aise et d'aller chercher librement une nourriture abondante, grâce à laquelle les plantes croîtront rapidement, pousseront avec vigueur et donneront une excellente récolte.

Mais si la terre, au lieu d'être ameublie, émiettée, est au contraire plus ou moins dure, les plantes en croissance sur une pareille terre s'y trouvent alors comme emprisonnées, étouffées; les jeunes racines n'ont pas la force de se développer et de passer à travers cette espèce de ciment; elles ne pourront pas aller chercher en quantité suffisante la nourriture dont les plantes ont besoin; ces dernières périront en grand nombre, et celles qui resteront végèteront misérablement et ne pourront donner qu'une bien faible récolte. Aussi, c'est bien là ce qui arrive malheureusement trop souvent, et il n'est pas nécessaire d'avoir blanchi dans les rudes, mais nobles travaux de l'agriculture, pour constater ces résultats désastreux. Donc il faut égoutter la terre.

De plus, aussi longtemps qu'une terre est imbibée d'eau, elle reste froide, même dans les saisons les plus chaudes. C'est, du reste, une chose bien facile à expliquer; la chaleur du soleil, en réchauffant la surface de la terre, fait évaporer une partie de l'eau qu'elle contient. Cette évaporation refroidit la terre, et d'autant plus qu'elle est plus active. Le sol reste donc froid aussi longtemps qu'il contient un excès d'humidité et que l'évaporation se continue. C'est ainsi que s'expliquent ces gelées précoces de juillet, août et septembre dans les terres basses très humides et dans leurs environs. L'évaporation très grande durant les chaleurs du jour refroidit d'abord le sol et ensuite l'atmosphère durant la nuit. Plus la terre est

humide et la journée chaude, plus grands sont les dangers de gelée. Aussi, quel est le cultivateur qui ne sait pas que les terrains bas et humides sont beaucoup plus exposés à la gelée que les terrains élevés et secs? Quand la gelée fait dommage aux moissons, les terrains bas et humides sont toujours les premiers atteints; assez souvent même, ils sont les seuls à souffrir. De là, la nécessité d'égoutter le plus possible.

Je puis ajouter que durant les froids rigoureux de nos hivers, les terrains humides gèlent très profondément; et, le printemps arrivé, ils dégèlent lentement et se préparent très tard. En conséquence, le cultivateur est dans l'impossibilité de travailler et d'ensemencer ces terrains de bonne heure. Or, qui sème tard récolte tard; et qui récolte tard a généralement beaucoup de misère à faire de bonne besogne. Souvent même la récolte n'a pas le temps de mûrir, et si elle mûrit, presque toujours les mauvais temps d'automne l'endommagent considérablement; la paille ne vaut à peu près rien comme fourrage et le grain, en germant sur le champ ou en chauffant dans la grange, perd beaucoup de sa valeur. Que reste-t-il à ce cultivateur pour le dédommager de son travail et de ses peines? Rien ou presque rien. Faut-il pour cela se décourager? Non, assurément. Que lui faut-il faire alors? Le moyen est tout trouvé: qu'il égoutte bien ses terres humides, et il pourra les ensemencer de bonne heure, récolter en temps convenable, engranger ses récoltes en bon état, et bientôt l'aisance remplacera la gêne et la pauvreté.

Enfin, trois choses sont absolument indispensables à la germination des semences: l'humidité, la chaleur et l'air. Mais la chaleur et l'air ne pourront pas pénétrer la terre, si cette terre est imbibée d'eau; car l'excès d'eau remplit tous les vides qui se trouvent entre chaque particule terreuse, et empêche par là-même la chaleur et l'air d'arriver; et, dans ces condi-

tions, les semences sont destinées à périr en grande partie. Voilà pourquoi le cultivateur devra nécessairement ouvrir des issues, des canaux par où s'écoulera l'eau qui est de trop et qui est nuisible. Ces issues, une fois ouvertes, la surabondance d'eau qui nuit s'échappera facilement; mais l'humidité nécessaire restera et les semences se trouveront dans de bonnes conditions pour germer parfaitement bien. Ces canaux, qui facilitent l'écoulement de l'eau et qui sont faits par la main de l'homme, s'appellent égouts artificiels, et l'ensemble des travaux qui conduisent à ce résultat s'appelle égouttement.

A tout ce que je viens de dire, je crois devoir ajouter que l'action simultanée de l'humidité, de la chaleur et de l'air, si nécessaire à la bonne germination des semences, est également indispensable à la terre pour qu'elle devienne productive. Car le travail mystérieux et fécond qui s'opère dans le sein de la terre par l'action réciproque que les différents corps exercent les uns sur les autres, et par lequel est préparée la nourriture des plantes, serait impossible sans la présence de la chaleur et de l'air. Si j'étais un savant chimiste, vous seriez exposés à subir, sur cette seule question, tout un long discours composé des mots les plus savants et les plus rares. Vous verriez défiler tout un cortège de corps aux caractères les plus différents et aux propriétés les plus diverses: des simples, des composés, des bases, des acides, des sels, des corps neutres, des solides, des liquides, des gaz, lesquels se prêtent un mutuel secours pour former la nourriture des plantes. Mais rassurez-vous, Messieurs, vous n'avez pas à craindre de moi pareil supplice. Je me bornerai seulement à signaler l'existence de ces corps et à faire remarquer qu'ils ne peuvent servir de nourriture aux plantes que si la chaleur et l'air pénètrent dans la terre, et je termine en répétant: "Nous devons égoutter la terre le mieux possible."

M. G. Côté.

—M. Pasquet veut-il me permettre de lui demander quelques explications ?

M. Pasquet.

—Très volontiers, M. Côté.

M. G. Côté.

—Si j'ai bien compris, vous avez dit tout à l'heure que, pour avoir de bonnes récoltes dans les terrains imperméables, il faut absolument les égoutter ?

M. Pasquet.

—Oui, Monsieur, j'ai dit cela et je le maintiens.

M. G. Côté.

—Comme je suis novice dans l'étude de l'agriculture, il y a encore bien des termes dont je ne comprends pas bien le sens; de ce nombre est le mot *imperméable.* Voulez-vous me dire ce que vous appelez *terre imperméable* ?

M. Pasquet.

—On appelle terre imperméable une terre qui ne se laisse pas traverser par l'eau, ou encore une terre qui porte l'eau, et cette terre doit nécessairement être égouttée pour produire de bonnes récoltes.

M. G. Côté.

—Une autre chose. Vous avez dit, n'est-ce pas, qu'en

travaillant au printemps une terre argileuse imbibée d'eau, c'est justement le moyen d'en faire une espèce de brique dans laquelle les plantes ne pourront pas donner une bonne récolte, et vous avez conclu de là qu'il faut nécessairement égoutter pareille terre ?

M. Pasquet.

—Oui, monsieur, j'ai dit tout cela et je suis prêt à le répéter.

M. G. Côté.

—Il me semble pourtant qu'on pourrait prendre un autre moyen moins fatigant et moins dispendieux que votre égouttement, pour empêcher les terres argileuses humides de se durcir comme de la brique par le labour. Il s'agirait tout simplement de ne pas travailler ces terres à contre-temps. Tant qu'elles sont trop humides, on ne les travaille pas. On laisse à l'eau le temps de s'écouler ou de s'évaporer, et quand la terre est devenue suffisamment sèche, on la laboure. Il ne doit plus y avoir à craindre alors ni la brique, ni les mauvaises récoltes que vous paraissez tant redouter.

M. Pasquet.

—Si vous n'aviez pas eu le soin de nous dire que vous êtes novice en culture, votre langage me surprendrait. Selon moi, le moyen que vous suggérez est impraticable et ne peut avoir que de très mauvais résultats. Veuillez me prêter un peu d'attention; j'espère vous prouver clairement et en peu de mots que vous avez tort.

Je suppose que vous êtes sur votre terre; c'est une terre argileuse mal égouttée. Nous sommes au printemps; la chaleur et le beau temps sont arrivés. Vos animaux de travail

sont en bon état et vos instruments de culture en bon ordre. Vous êtes donc prêt à faire comme vos voisins, c'est-à-dire à labourer. Mais voilà que vous vous aperceves que votre fameuse terre argileuse est encore froide et imbibée d'eau. Qu'allez-vous faire? Labourer? Mais non: vous ne voulez pas faire de la brique. Alors c'est bien le temps d'attendre, comme vous venez de le dire. Et pendant que vous attendez, les voisins travaillent courageusement à leurs semailles qui avancent rapidement; la belle saison passe et vos labours restent là. Enfin, après plusieurs jours perdus à attendre, votre terre est devenue suffisamment sèche. Vous courez à la charrue. Comme la saison est déjà avancée, il faut faire vite, par conséquent à la hâte, ce qui veut dire que les labours seront mal faits, les hersages pareillement, et votre récolte en sera diminuée d'autant. Vous aurez à peine la moitié de vos labours de faits que déjà votre terre aura durci; vous laboureres peut-être encore quelque temps, mais avec les plus grandes difficultés. Forcément vous ferez du mauvais labour, car votre terre trop dure se lèvera en mottes compactes que vous ne pourrez émietter par le hersage. Encore quelques jours, et malgré, vous, il vous faudra cesser de labourer; vous *ne pourrez plus passer*. Voilà ce qui vous attend: votre travail sera mal fait, ou parce que vous le ferez trop à la hâte, ou parce que vous ne pourrez le faire bien. Il vous arrivera même assez souvent de ne pouvoir ensemencer tout le terrain que vous auriez voulu ensemencer; toujours vous sèmerez tard; en conséquence, vous récolterez tard, et avec tous les désagréments et les pertes que j'ai signalés, il y a un instant. En vérité, vous avez là un bien mauvais moyen de vous tirer d'affaire.

M. G. Côté.

—Vous me forcez d'avouer que mon projet peut avoir

de très mauvais résultats, et je ne puis m'empêcher de vous dire que je commence à croire que j'ai tort et que vous avez raison.

M. Pasquet.

—Oui, monsieur, j'ai grandement raison et je vous l'ai démontré. Croyez-moi, égrenez votre terre et vous serez étonné en même temps que satisfait des magnifiques résultats que vous obtiendrez.

M. V. Lamontagne

—Je m'étais pourtant promis de tout écouter sans rien dire, mais c'est plus fort que moi, il faut que je dise un mot, avec votre permission, bien entendu, M. Pasquet.

M. Pasquet.

—Deux, trois et plus si vous voulez.

M. V. Lamontagne.

—Eh bien, Monsieur le chimiste, la dernière partie de vos savantes théories m'a presque donné le frisson. Et dire que c'est avec le calme du juste que vous nous avez parlé d'un monde nouveau environné de mystères et plein de prodiges! Il m'a semblé que je rêvais, quand je vous ai entendu dire avec sûreté et aplomb qu'il y a dans la terre arable des corps simples, des corps composés, des acides, des bases, des sels, des gaz, et peut-être même des poisons .....que sais-je.....? et que tous ces corps, moyennant certaines conditions et certains agents, servent à former la nourriture des plantes. Est-ce bien cela que vous avez dit?

M. Pasquet.

—Sans doute.

M. V. Lamontagne.

—Donc les plantes sont des êtres vivants, puisqu'elles se nourrissent ?

M. Pasquet.

—Evidemment.

M. V. Lamontagne.

—Donc je puis faire croître une plante, en lui donnant une nourriture appropriée, à peu près comme je puis faire grossir un petit chat, en le faisant bien manger ?

M. Pasquet.

—Précisément.

M. V. Lamontagne.

—Il parait sérieux, oui! Tenez, c'est trop fort; ça ne passera pas de même. J'ai toujours entendu dire par un grand nombre de gens respectables: "Semez, et ne vous inquiétez pas du reste; ça poussera *bien*, si le bon Dieu veut." Ceci doit être vrai, et ce n'est pas avec des discours formés de mots savants et incompréhensibles que vous me ferez croire le contraire.

M. Pasquet.

—Pauvre Monsieur Lamontagne! votre bagage de

science agricole ne doit pas être embarrassant. Si seulement vous saviez l'A B C de l'agriculture, vous ne seriez pas si surpris de mes paroles. Supposons que ce soir même, une personne respectable vienne vous dire: "Monsieur Lamontagne, voici un beau petit chat que je vous confie en toute sécurité: il vivra et grossira, si le bon Dieu veut," pensez-vous que ce petit chat pourrait vivre et grossir sans manger?

M. V. Lamontagne.

—En voilà une question!

M. Pasquet.

—Répondez toujours.

M. V. Lamontagne.

—Vous savez bien qu'aucun être vivant, pas plus un petit chat qu'un autre, ne peut vivre sans manger.

M. Pasquet.

—D'accord, M. Lamontagne; c'est justement ce que je voulais vous faire admettre:—"Tout être vivant, dites-vous, ne peut vivre sans nourriture." Or toute plante est un être vivant. Donc une plante ne peut ni vivre ni se développer sans se nourrir, et elle ne peut se nourrir que si elle trouve dans la terre, à la portée de ses racines, sa nourriture toute préparée. Cette nourriture ne se fait pas de rien; elle est composée des différents corps dont j'ai parlé tout à l'heure. Il y en a quatorze absolument nécessaires. N'ayez pas peur, je ne les nommerai pas. Ces corps, pris séparément, ne peuvent nourrir la plante, il faut pour que cela qu'ils se transfor-

ment, qu'ils agissent les uns sur les autres, qu'ils s'unissent intimement, qu'ils se combinent, et pour arriver à ce résultat, il faut de l'air et de la chaleur.–Commencez-vous à comprendre ?

M. V. Lamontagne.

—Je sais bien que je ne suis pas assez savant pour discuter avec vous, et il vaut mieux vous dire tout de suite que vous avez raison.

M. Pasquet.

—Oui! Oui! j'ai raison. Continuez à étudier la belle science de l'agriculture; prenez deux, trois ans, s'il le faut, pour vous renseigner parfaitement bien, et alors, non seulement vous direz, mais vous *comprendrez* que j'ai raison.

M. R. Roy.

—Monsieur Pasquet vient de nous dire, en parlant de la nécessité de bien égoutter les terres humides, que les canaux faits par l'homme pour livrer passage à la trop grande quantité d'eau que peut contenir une terre s'appellent *égouts artificiels*. Si ces canaux se font à la surface du sol, ils constituent l'égouttement surperficiel. Si, au contraire, on fait ces canaux profondément et si on les couvre, ils constituent ce que l'on appelle l'égouttement profond ou le drainage. C'est de l'égouttement surperficiel que je voudrais dire quelques mots.

L'égouttement surperficiel consiste donc à égoutter la terre à la surface. Comme cet égouttement est pratiqué par la totalité des cultivateurs, il est de la plus haute importance de le bien faire. Que faut-il donc pour bien égoutter la terre, au moins à la surface ? Il faut de bons fossés, de bonnes rigoles et de bonnes raies entre les planches. Voilà

tout le secret d'un bon égouttement surperficiel. Ainsi, pour qu'une pièce de terre s'égoutte bien, il faut que les raies entre chacune des planches soient plus profondes que l'épaisseur du labour, qu'elles soient droites, nettes, qu'elles aient une pente légère vers les rigoles, que les rigoles soient un peu plus profondes que les raies d'égouttement, qu'elles traversent ces dernières dans les parties basses des pièces et se vident dans les fossés, enfin, que les fossés soient plus profonds que les rigoles et nettoyés jusqu'à leur décharge aussi souvent qu'il est nécessaire, pour permettre à l'eau de s'écouler facilement.

Quant à la confection des fossés, il faut avoir soin que les côtés soient en talus, afin d'empêcher la terre de s'écouler; cette manière de faire diminue beaucoup l'ouvrage de leur entretien. En passant, je ferai remarquer que lorsqu'on fait un fossé ou qu'on le nettoie, on devrait transporter la terre que l'on en retire dans les parties basses du champ, et non pas la laisser s'accumuler sur les bords du fossé où elle est toujours nuisible. Les curures sont un engrais d'une valeur incontestable, surtout si on a le soin de les mélanger avec un peu de chaux quelque temps avant de les épandre. Voilà autant de travaux que le cultivateur ne doit pas négliger et qui le payeront largement.

M. L. Brown.

—Monsieur Roy me permettrait-il quelques observations ?

M. R. Roy.

—Certainement, M. Brown, tant que vous voudrez.

M. L. Brown.

—Eh bien, Monsieur Roy, je ne puis m'enpêcher de vous

le dire: à vous entendre, on dirait qu'il n'y a rien de plus simple ni de plus facile à faire qu'un bon égouttement superficiel. "*Bonnes raies d'égouttement, bonnes rigoles, bons fossés,*" c'est vite dit tout cela; mais c'est autre chose, quand il faut le faire. Pourriez-vous seulement me dire comment on doit s'y prendre pour faire ce que vous appelez une bonne raie d'égouttement? D'après vous, les raies entre les planches, pour bien égoutter, doivent être plus profondes que l'épaisseur du labour, n'est-ce pas?

M. R. Roy.

—Oui, Monsieur.

M. L. Brown.

—Pour moi, c'est justement le difficile, pour ne pas dire l'impossible. Pour creuser suffisamment entre les planches, comme vous le prétendez, il faudrait, je suppose, faire les deux derniers sillons plus profonds que les autres, et pourtant ceci est à peu près impraticable, car ces deux bandes de terre, à cause de leur épaisseur, devront être tournées à la main d'un bout à l'autre. On juge tout de suite du temps considérable perdu à faire pareille besogne. De plus ces bandes de terre, à cause de leur épaisseur encore, feront que les bords de la planche seront plus élevés que le milieu, ce qui empêchera l'écoulement de l'eau, au lieu de le favoriser. Il y aurait peut-être un autre moyen: ce serait, après avoir labouré une pièce ou un champ, de creuser à la pelle les raies entre les planches. Mais combien de temps faudrait-il pour exécuter pareil travail !! Jamais un seul cultivateur ne pourra se décider à cela, et c'est avec raison. D'où je conclus que vos théories, si belles en apparence, ne valent pas grand'chose en pratique.

M. R. Roy.

—Etes-vous certain de ne pas vous tromper, Monsieur Brown ?

M. L. Brown.

—Oui, Monsieur, je suis sûr de ne pas me tromper.

M. R. Roy.

—Doucement, doucement! Monsieur Brown. Si vous êtes sûr que mes théories ne valent rien pour vous, vous allez voir qu'elles valent bien quelque chose pour celui qui sait les appliquer avec habileté et intelligence. Ecoutez-moi bien, je vous prie, ça ne sera pas long. Pour creuser suffisamment les raies entre les planches, voici ce qu'il faut faire: après avoir labouré une pièce de terre, on prend la charrue à double oreille et on tire un sillon dans chaque raie d'égouttement. On peut aussi employer pour cela la charrue ordinaire; mais alors le travail est un peu plus long, parce qu'il faut passer deux fois, aller et venir. Ce travail est vite fait et facile à faire. Du même coup, vous facilitez l'écoulement de l'eau et vous ameublissez la terre, de façon à permettre au grain de pousser presque aussi bien dans les raies d'égouttement que sur les planches. Dans les années pluvieuses surtout, la différence dans le rendement est notable. Ne voyez-vous pas là un grand avantage ?

M. L. Brown.

—Si les résultats sont tels que vous dites, il doit y avoir en effet un avantage assez appréciable. Mais j'avoue que je serais bien aise de voir de mes yeux ces beaux résultats.

M. R. Roy.

—Votre réponse n'est pas très flatteuse pour moi, cependant je n'en suis pas trop fâché: elle me donne l'occasion d'accepter un défi qui me fait plaisir, au lieu de me faire peur. Je connais pas loin d'ici, des terrains où l'on met en pratique ce conseil que je viens de vous donner; j'en connais d'autres aussi où l'on ne prend pas ce soin. Nous irons ensemble visiter ces terrains, à la prochaine récolte: moi, pour jouir, vous, pour achever de vous convertir. Quand, dans un champ, vous pourrez à peine voir, ici et là (je parle des espaces compris entre les planches, bien entendu), quelques rares épis maigres et souffreteux, méritant à peine d'être ramassés, et que dans l'autre vous verrez de vos yeux les raies couvertes de riches épis chargés d'excellents grains, vous serez bien forcé alors d'admettre que mes théories agricoles, bien comprises et bien appliquées, valent quelque chose en pratique.

M. L. Brown.

—Si vous me faites voir les merveilles que vous m'annoncez avec tant d'assurance, je vous promets de proclamer excellentes vos théories agricoles; je pourrais bien ajouter aussi, avec votre permission, que vous êtes un des meilleurs cultivateurs du pays!

M. R. Roy.

—Vous aimez à plaisanter, M. Brown, mais j'ai raison tout de même. Rira bien qui rira le dernier. En attendant, Monsieur Ludovic Roy va vous parler du drainage.

M. L. Roy.

—Pour ne pas abuser longtemps de votre bienveillance,

je serai très court. M. Roméo Roy vient de vous dire que le drainage consiste à égoutter la terre profondément. Lorsqu'on fait des rigoles et des fossés profonds que l'on couvre, on fait du drainage. Le drainage est avantageux dans tous les terrains, mais il est particulièrement utile dans les terres difficiles à égoutter et dont l'humidité provient des couches inférieures du sol.

Pour faire un drain, on pratique d'abord une tranchée au fond de laquelle on forme, ou avec des tuyaux en terre cuite, ou avec de la pierre, ou avec du bois, un conduit par où l'eau s'écoulera; on recouvre ce conduit de petites pierres, d'écorce de cèdre, de branchages ou de paille, puis on achève de remplir avec de la terre. Le drainage est une des opérations les plus profitables à la terre. Il a d'abord pour effet de réchauffer profondément le sol dès les premières chaleurs du printemps, ce qui permet d'ensemencer les terres drainées de quinze à vingt jours plus tôt que celles dont le sous-sol est rempli d'eau; l'automne, il permet de labourer la terre plusieurs jours plus tard. C'est un avantage très grand dans ce pays, où la saison des travaux de la terre est si courte. Le drainage a aussi pour effet d'ameublir profondément la terre et d'en rendre le travail plus facile et plus rapide. Souvent, comme l'a dit Monsieur Pasquet, dans les terres argileuses imbibées d'eau, le cultivateur, en attendant que le sol se prépare, perd des semaines entières de travail. Une fois drainées, ces terres se travaillent presque aussi tôt et aussi facilement que les terres sablonneuses.

Le drainage permet encore de tirer meilleur parti des engrais et conserve mieux l'humidité nécessaire aux plantes. L'eau des pluies, au lieu de s'écouler à la surface, traverse le sol et le sous-sol jusqu'à la profondeur du drain; celui-ci ne laisse écouler que ce que la terre ne peut pas retenir, c'est

ainsi que le drainage a pour effet de conserver l'humidité nécessaire, tout en faisant disparaître l'excès d'eau qui est nuisible. De plus il augmente considérablement les récoltes. Pour toutes ces raisons et pour d'autres encore dont je n'ai pas le temps de parler, les cultivateurs ont donc tout intérêt à drainer les terres qui sont difficiles à égoutter autrement.

M. L. Perrault.

—Les choses que vous venez de dire, M. Roy, me paraissent merveilleuses. Tous les effets que vous attribuez au drainage sont pour moi d'autant plus extraordinaires que je ne comprends pas du tout comment ils peuvent se produire. Ainsi, par exemple, comment se fait-il que le drainage réchauffe profondément la terre? Comment les plantes, grâce au drainage, utilisent-elles mieux les engrais? Comment expliquer cette grande augmentation dans le rendement des récoltes? Voilà pour moi autant de mystères. Si vous pouviez m'expliquer ces phénomènes, je vous serais très reconnaissant.

M. L. Roy.

—Je suis vraiment étonné, Monsieur Perrault, de vous entendre parler de la sorte. Monsieur Pasquet vient pourtant de nous prouver bien clairement la nécessité d'égoutter les terres humides pour les réchauffer et les aérer. Le drainage n'est que l'application de tout ce qu'il nous a dit. Grâce au drainage, la terre s'égoutte profondément, dès que le printemps est arrivé, ce qui fait que l'air et la chaleur pénètrent le sol et même le sous-sol de bonne heure; la terre se réchauffe ainsi beaucoup plus vite; les racines des plantes s'enfoncent tout de suite profondément à la recherche de leur nourriture devenue rapidement abondante, grâce à la présen-

ce de la chaleur et de l'air; la croissance des plantes doit donc être plus rapide et plus vigoureuse, et, si la plante pousse mieux, elle doit nécessairement donner plus; par conséquent, le rendement sera plus considérable. Ceci doit être facile à comprendre ?

M. L. Perrault.

—En effet, c'est clair comme le jour, et je me demande comment il se fait que je n'aie pas compris cela tout seul.

M. C. Toulouse.

—Que le drainage réchauffe la terre, passe; mais qu'il l'ameublisse, c'est plus difficile à *gober;* comment pouvez-vous nous expliquer cet ameublissement ?

M. L. Roy.

—C'est très simple. Quand la terre est très humide, tous les espaces entre les particules terreuses sont occupés par l'eau qui empêche la chaleur et l'air de pénétrer dans la terre; par le drainage, cette eau est entraînée par sa propre pesanteur dans les canaux souterrains; à mesure que l'eau s'en va, elle est remplacée par la chaleur et l'air. L'effet du drainage est donc de faire dans la terre d'innombrables ouvertures. Par ce fait, les particules de terre adhèrent moins les unes aux autres et sont plus faciles à désunir; par conséquent la terre est moins compacte, plus facile à travailler, en un mot, plus meuble. Et voilà!

M. C. Toulouse.

—Rien ne vous embarrasse, Monsieur Roy; vous expliquez

les choses les plus difficiles encore mieux que Monsieur Pasquet, que j'ai admiré, il y a quelques instants. Je vous décerne, par les présentes, un brevet de grande capacité agricole et vous invite à venir donner dans ma paroisse, pendant les prochaines vacances, toute une série de conférences agricoles.

M. P. Ouellet.

—Et les engrais, comment se fait-il, Monsieur Roy, que le drainage permette d'en tirer meilleur parti? C'est une chose que je serais bien aise de savoir.

M. L. Roy.

—Quant aux engrais, ils produisent beaucoup plus d'effet dans les terres drainées, parce que, dans ces terres, ils ne sont plus entrainés par les eaux à la surface du sol, comme cela arrive dans les terres égouttées au moyen des rigoles et des fossés ordinaires; mais ils pénètrent avec l'eau dans la terre, qui a la propriété d'absorber les principes fertilisants et de les garder jusqu'au moment où les plantes viennent s'en nourrir par leurs racines.

M. P. Ouellet.

—Ceci me paraît avoir bien du bon sens; merci de votre enseignement.

M. A. St-Laurent.

—Monsieur Roy serait-il assez bon pour dire à quelle profondeur il faut faire les drains et quelle distance il doit y avoir entre chacun d'eux?

M. L. Roy.

—Cela dépend de la nature du terrain et de la quantité d'eau à faire écouler. Généralement il sera bon de mettre les drains à trois pieds de profondeur. Dans les terres fortement argileuses, la distance entre les drains ne doit pas dépasser quarante pieds; dans les terres qui ne sont pas trop compactes, la distance peut aller jusqu'à cinquante ou soixante pieds.

M. A. St-Laurent.

—Le drainage est-il à recommencer souvent ?

M. L. Roy.

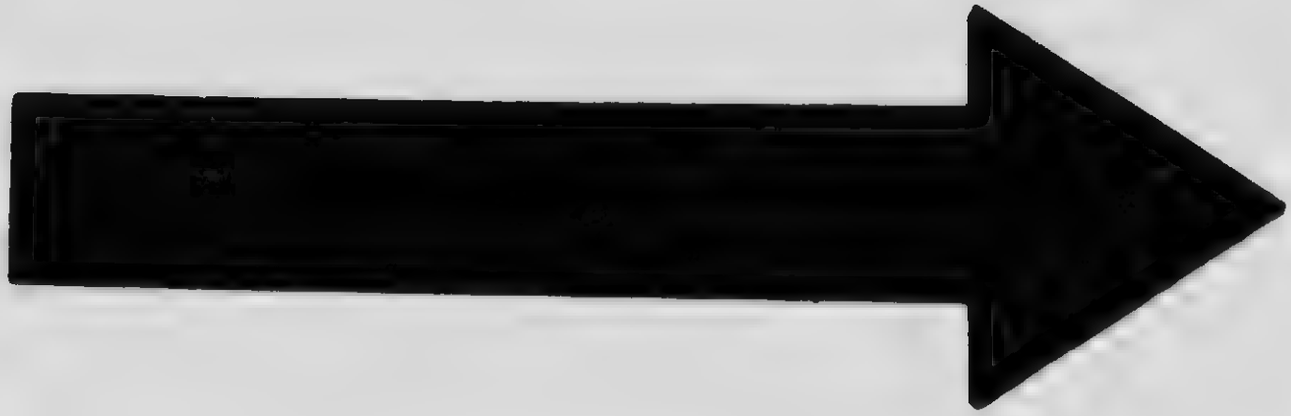
—Le drainage bien fait, surtout si l'on se sert de tuyaux en terre cuite, peut durer très longtemps. On affirme même qu'il peut durer au delà de cent ans.

M. A. St-Laurent.

—Puisque le drainage a de si grands avantages, je me propose bien, lorsque je serai sur ma terre, de mettre de côté les rigoles et les fossés ouverts, et de faire du drainage.

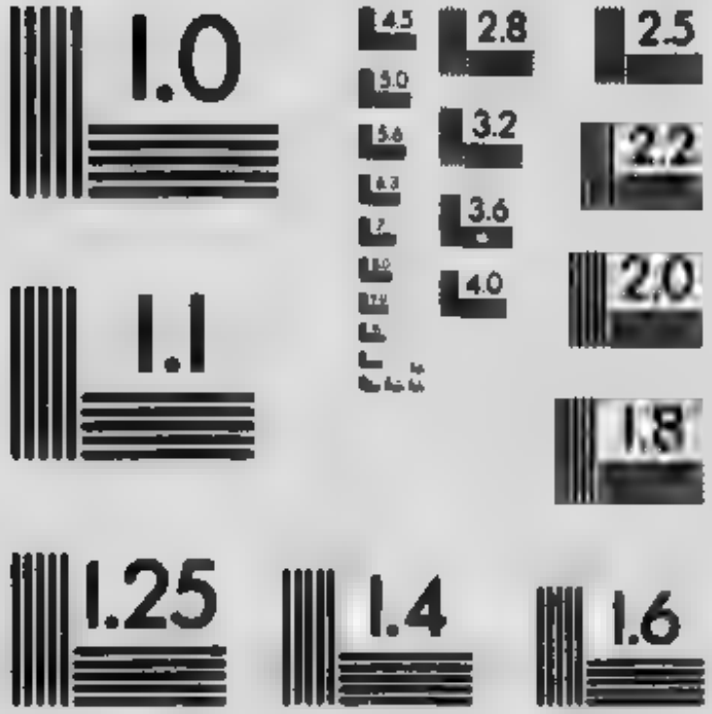
M. L. Roy.

—Vous ferez bien de faire du drainage, si votre terre est argileuse. Mais, à ce propos, permettez-moi de vous donner un conseil d'ami. Soyez prudent. Faites bien ce que vous ferez, mais pas trop à la fois; ne faites toujours que ce que vous pourrez faire sans vous endetter: un peu chaque année. Chaque nouvelle pièce drainée vous remboursera rapidement, par l'augmentation des récoltes, des dépenses que vous aurez



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

faites et vous permettra de continuer votre travail jusqu'à ce que votre terre soit complètement drainée. C'est alors que votre culture sera payante. Suivez ces conseils, et je vous promets le plus grand succès.

M. Pasquet.

—En terminant cette petite discussion, les élèves de l'Ecole d'Agriculture ont un devoir bien doux à remplir: c'est de remercier Monsieur le Supérieur de l'insigne honneur qu'il leur a fait en les invitant à parler d'agriculture dans une circonstance aussi solennelle. Connaissant nos faibles ressources, jamais nous n'aurions osé viser si haut; mais il nous a fallu céder aux plus vives instances. Nous espérons que vous nous tiendrez compte de notre bonne volonté. Merci, Messieurs, de votre sympathique et bienveillante attention.

Cette discussion parut intéresser toute l'assistance et laisser la meilleure impression de l'enseignement donné à Sainte-Anne de la Pocatière; on pouvait se rendre compte aussi de l'efficacité des cercles agricoles mentionnés dans l'entretien de M. l'abbé Proulx.

Pendant la soirée, un excellent programme musical fut rendu par les élèves du Collège, membres de la Fanfare, du Grand Chœur et de la Société Sainte-Cécile. Le jeune Albert Bourque chanta "O Canada, mon pays, mes amours," et M. Alfred Dion: "Restez aux champs." L'estrade d'honneur était décorée du portrait du fondateur de l'Ecole, des armes d Monseigneur l'Archevêque, de la Province et du Collège, d- plusieurs drapeaux du Sacré-Cœur et de jolies gerbes de blé doré, bien à leur place dans cette fête de l'agriculture. Sur les murs se lisait, timbrée du chiffre 50, la devise de l'Ecole:

u'à ce
rs que
e vous

l'Ecole
remer-
leur a
ircons-
ources,
a fallu
s nous
sieurs,

nce et
onné à
compte
s dans

cal fut
are, du
Albert
et M.
onneur
rmes d
ège, d-
de blé
e. Sur
l'Ecole:

ÉCOLE D'AGRICULTURE DE SAINTE-ANNE DE LA POCATIÈRE

"Le sol, c'est la patrie;
améliorer l'un, c'est servir l'autre."

MARDI, 21 DÉCEMBRE

Messe pontificale. Sermon par Monsieur l'abbé Dominique Pelletier

Les fêtes du jubilé de l'Ecole d'Agriculture se sont terminées le mardi, 21 décembre, par une grand'messe pontificale, célébrée à 8 heures dans la belle église de Sainte-Anne. Une délicate attention avait revêtu le temple paroissial d'une parure extraordinaire; sur les tentures, les mains habiles des Révérendes Sœurs de la Charité avaient écrit les versets du Psalmiste: "*Lauda Jerusalem Dominum, lauda Deum tuum Sion. Qui posuit fines tuos pacem, et adipe frumenti satiat te.*" Sa Grandeur Mgr Roy célébrait au fauteuil; l'office de prêtre-assistant était rempli par Mgr M. Bo! P.D.; celui de diacre et de sous-diacre, par MM. les abbés Frs Blanchet et Arthur Lapointe, professeurs au Collège; M. l'abbé Jules Laberge, assistant-secrétaire de l'Archevêché, exerçait ses fonctions de maître de cérémonies. On remarquait au sanctuaire le Révérendissime Père Abbé d'Oka, Mgr H. Têtu, tous les autres invités ecclésiastiques, les professeurs du Collège. Les Honorables Ministres, les membres de la Législature déjà mentionnés, M. le Maire de Sainte-Anne, les hôtes du Collège étrangers à la paroisse, le personnel enseignant et les élèves de l'Ecole occupaient des prie-Dieu au bas-chœur.

Le Grand Chœur des élèves du Collège rendit en plain-chant la Messe des Anges. L'acclamation triomphale "*Chris-*

tus vincit, Christus imperat, Christus regnat," la touchante prière pour le Pape et l'Archevêque, le cantique *"Vive Sainte-Anne"* furent enlevés avec le brio des grands jours; un retentissant *"Te Deum"* termina la cérémonie.

Monsieur l'abbé Dominique Pelletier, curé de Sainte-Antoine de Bienville, ancien Supérieur du Collège, avait bien voulu accepter de donner le sermon de circonstance. On relira sans doute avec plaisir ce texte éloquent et documenté

SERMON DE M. L'ABBÉ D. PELLETIER.

In omnibus gratias agite: haec est enim voluntas Dei in Christo Jesu in omnibus vobis."
1a Thess. 5, 18.

"Rendez grâces à Dieu en toutes choses; car c'est là ce que Dieu veut que vous fassiez tous en Jésus-Christ."

Monseigneur,

Mes Frères,

Le 8 décembre 1853, Mgr Turgeon, archevêque de Québec, disait dans un mandement: "Plût à Dieu que nous puissions offrir à la jeunesse des campagnes quelques écoles d'agriculture, où, recevant les bienfaits de l'instruction, elle acquerrait des connaissances utiles dans le premier des arts et conserverait l'habitude du travail! L'établissement de semblables institutions que nous appelons de tous nos vœux serait un des moyens les plus efficaces de guérir le mal qui menace de nous envahir."

Les Directeurs du Collège de Sainte-Anne ont recueilli ces patriotiques paroles; pendant plus de six ans, ils ont mûri le projet de la fondation d'une école d'agriculture dans cette belle paroisse, et enfin, le 10 octobre 1859, ils avaient le bonheur d'ouvrir à la jeunesse canadienne la première institution de ce genre dans la province de Québec et le Canada.

Cinquante ans ont passé depuis cette date. L'Ecole a eu des jours de prospérité et des jours d'épreuves, des heures de lutte, mais aussi de précieux encouragements, des adversaires et des amis éclairés et dévoués. Elle a vécu et, sans ostentation, elle a fait autour d'elle œuvre de progrès. Aujourd'hui, ses directeurs veulent que cette modeste fête des Noces d'or soit un acte de remerciement à Dieu, de gratitude envers ses bienfaiteurs, en même temps qu'un hommage aux travailleurs de la terre et à ceux qui les ont aidés.

I

Cette démonstration est digne, d'abord parce que c'est la fête de la reconnaissance. Avec l'Eglise, je dis que l'action de grâces est l'œuvre la plus noble, la plus grande, la plus digne que nous puissions faire. "*Vere dignum et justum est nos semper et ubique gratias agere.*"

En effet, la religion est, pour ainsi dire, l'unique source de la dignité humaine. Ce qui nous place à la tête des êtres animés qui nous entourent, c'est la faculté que nous avons de communiquer avec Dieu, de penser à Lui, de nous rattacher à son Etre suprême par des liens de subordination et d'amour; en un mot, c'est d'avoir une vraie et sincère religion.

Or, le point central de la religion, c'est l'action de grâces. Remarquez le rang qu'occupe l'action de grâces dans la vie du Divin Maître et de ses plus fidèles serviteurs. Ce serait une grande témérité de vouloir préciser la nature et l'objet des

communications que la très sainte âme de Jésus-Christ avait avec le Père céleste. Mais nous pouvons affirmer en toute assurance que ces communications adorables commençaient ordinairement par l'action de grâces.

Un jour, à la vue des sublimes clartés que les vérités de l'Evangile vont répandre sur les ignorants et sur les pauvres, il tombe dans une espèce de ravissement, et les prenières paroles qui s'échappent de ses lèvres sont celles-ci : "Je vous rends grâces, ô mon Père, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et de ce que vous les avez révélées aux petits." (Math. 11, 25)

Un autre jour, tout ému de compassion pour les foules qui le suivaient à jeun depuis longtemps, et dans la crainte de le voir tomber d'inanition, il se résout à multiplier les pains et les poissons. Que fait-il avant d'opérer cet éclatant miracle? Il rend grâces à son Père, nous dit saint Jean: *"Cum gratias egisset, distribuit."* (Jo. 6, 11).

Marthe et Marie le conduisent devant le sépulcre de Lazare et sollicitent de son amitié divine la résurrection de leur frère bien-aimé. Comment se dispose-t-il à rappeler à la vie ce mort de quatre jours? Il lève les yeux au ciel et dit: "Mon Père je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé." (Jo. 11, 41.)

Et, dans la dernière Cène, quand l'heure est venue d'instituer le sacrement qui sera toujours pour nous la plus haute expression de son amour, que fait-il encore? Il prend du pain et il rend grâces: *"Accepto pane, gratias egit."* (Luc, 22, 19.) Il prend ensuite le calice et de nouveau il rend grâces, (Math. 26, 27), et après avoir distribué à ses apôtres ce pain changé en son corps et ce vin qui est devenu son sang, il laisse tomber de sa bouche sacrée un dernier hymne d'action de grâces: *"Et hymno dicto, exierunt."* (Mat... 26, 30).

Ces exemples du Sauveur ont été recueillis par les apôtres; on voit par exemple, dans les épîtres de saint Paul, avec quelle ardeur ce grand apôtre s'est efforcé de les imiter. Rien ne le préoccupe autant que d'inculquer aux évêques, aux prêtres et aux fidèles le culte d'action de grâces: "Je vous affirme avant tout, écrit-il aux Romains, que je ne cesse jamais de rendre grâces à Dieu pour chacun de vous par la médiation de Jésus-Christ." (Rom. 1, 8). Il répète la même chose aux habitants de Corinthe et de Philippes: "Jamais je ne manque de remercier Dieu pour vous (1a Cor. 1, 4) et chaque fois que je me souviens de vous, c'est-à-dire dans toutes mes prières, je témoigne à mon Dieu ma très vive gratitude, et vous tous êtes compris dans les élans de mon cœur." (Phil. 1, 3, 4).

C'est pour obéir à cette recommandation qu'on a voulu terminer cette fête dans le temple du Seigneur, par l'auguste sacrifice de la messe. L'Eucharistie signifie justement "action de grâces", et, recevant de l'agriculture sa matière, elle nous donne "Celui qui intercède sans cesse pour nous auprès du Père Céleste (Héb. 7, 25). En remerciant Dieu avec vous, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour tout le bien que cette œuvre d'enseignement agricole a fait, pour tous les dévouements qu'elle a suscités, pour toutes les générosités qu'elle a méritées, je conclus avec Saint Augustin que "Toute la vertu du Nouveau Testament ne tend qu'à nous procurer le bonheur de ne pas être ingrats." "*Omnis intentio gratiae Novi Testamenti, id agit ne simus ingrati*"; bonheur qui commence sur la terre pour se consommer et se perpétuer dans le paradis; car les anges et les saints ne savent faire autre chose que de louer Dieu et lui rendre grâces. Que Dieu soit donc en ce jour remercié de ses bienfaits; "*agimus tibi gratias, omnipotens Deus, pro universis beneficiis tuis*"; mais aussi que le noble travail de la terre soit loué comme il le mérite. Honneur

à ces générations d'élèves agriculteurs qui ont passé ici depuis cinquante ans! Honneur à ceux qui leur ont appris à servir Dieu et la patrie en cultivant la terre, car "Le sol, c'est la patrie; améliorer l'un, c'est servir l'autre." (Devise de l Ecole).

II

Cette fête est donc aussi à la louange du premier des arts, l'agriculture, et des bienfaiteurs de l'humanité, les cultivateurs. Et c'est juste et digne; "*dignum et justum.*" Car l'agriculture est d'institution divine, et c'est à la lettre qu'il faut prendre les paroles de la Sainte Ecriture: "*Rusticationem creatam ab Altissimo.*" Tous les arts libéraux ou mécaniques sont d'institution humaine; ils ont été inventés par les enfants de Caïn, plus de deux cents ans après la création du monde, et il semble même, par l'abus que les hommes en ont toujours fait, qu'ils conservent quelque chose de la malice de leurs inventeurs. L'agriculture, elle, est d'institution divine, et par là, elle participe à l'excellence, à l'universalité, à la durée, à l'utilité, à la sainteté même des œuvres de Dieu. "Il plaça le premier homme dans un jardin de délices, afin qu'il en prit soin et qu'il le travaillât, "*ut operaretur.*" Et, plus tard, après sa faute, lorsque l'agriculture, au lieu d'être pour lui un agréable délassement, devint une peine, un châtiment, une expiation dans laquelle sans doute il devait retrouver la vie, sa vie matérielle et même sa vie morale, elle devint telle par une sentence sortie de la bouche de Dieu même. "*In sudore vultus tui vesceris pane.* C'est à la sueur de ton front que tu te nourriras de pain."

L'agriculture, instituée par Dieu, est aussi le plus honorable des tous les arts; les premiers hommes et les meilleurs d'entre eux ont été agriculteurs: Adam, Abel, Seth, Noé, Abraham, Isaac et Jacob. Aussitôt après le déluge, Noé,

que l'Ecriture appelle l'homme de la terre, "*vir agricola*", reprend les traditions et les pratiques de l'agriculture; il la complète même en y ajoutant la culture de la vigne. Le roi Saül et son successeur David avaient d'abord été pasteurs. L'ancienne Rome allait prendre à la charrue ses premiers rois et ses premiers généraux, à tel point, nous dit Pline, que la terre, ainsi travaillée par les mains des empereurs eux-mêmes, semblait être heureuse et fiere d'être labourée par une charrue ornée de lauriers victorieux et par un agriculteur qui avait remporté des triomphes: "*Vomere laureato et triumphali aratore.*" Enfin, l'Eglise elle-même est allée prendre quelquefois ses Souverains Pontifes parmi les fils de l'homme des champs, tels que les Sylvère, les Adrien, les Sylvestre, et d'autres encore.

Les anciens en concluaient que la vie pastorale était un apprentissage du gouvernement des hommes, et ils appelaient frères l'art de conduire les troupeaux et celui de gouverner les peuples: "*Sorores quaedam sunt pastura et regni administratio*", dit Saint Basile. Aujourd'hui, si la charrue n'est plus conduite par les mains des princes de la terre, dans le fond l'agriculture n'en est pas moins honorable, et même encore, à un certain point de vue, elle n'est pas moins honorée, et c'est justice.

L'agriculture est, en effet, le plus excellent et le plus utile de tous les arts. Le laboureur nourrit la patrie et il la défend; il n'a pas moins de courage pour arroser les sillons de ses sueurs que les champs de bataille de son sang généreux. Ce qui fait dire au grand Aristote que "l'agriculture est l'art le plus juste et le plus conforme à la nature humaine; il sert beaucoup à fortifier le corps, comme à fortifier l'âme; et tandis que les autres arts les énervent et les avilissent, lui qui ne s'exerce que sous les ardeurs du soleil et par les plus rudes travaux, il

habitue ainsi le citoyen à braver les attaques de l'ennemi."

Le philosophe ajoute encore, et ici l'Eglise et l'Etat souscrivent de tout point à son sentiment: "Le meilleur peuple est celui qui est formé d'agriculteurs; car tandis qu'ils travaillent pour gagner leur nourriture, ils sont tellement absorbés par leurs travaux qu'ils ne songent point à convoiter le bien des autres, et il leur est plus agréable de labourer leurs terres que de gouverner la république." Cicéron disait après lui que "de tous les moyens que nous avons d'acquérir quelque chose, il n'en est pas de meilleur que l'agriculture, pas de plus agréable et pas de plus digne d'un homme libre." Mais afin qu'il en soit ainsi, il faut que l'agriculteur soit tel que le demande la Sainte Ecriture: il faut qu'il aime son art, qu'il n'en fasse pas un simple métier, qu'il lui donne tous ses soins, toute sa sollicitude et tout son cœur: "*Cor suum dabit ad versandos sulcos.*" Il applique tout son cœur à remuer la terre et à dresser des sillons. Eccl. 38, 27.

L'apôtre saint Paul exalte la grandeur du ministère apostolique en disant : Nous sommes les coopérateurs de Dieu. "*Dei enim sumus adjutores* (1a Cor. 3, 9). Le cultivateur, lui, doit se souvenir que c'est par l'agriculture que Dieu nourrit l'humanité, et de même que l'humanité tous les jours adresse au Père céleste sa prière et lui demande son pain, de même, Dieu l'a voulu de la sorte, elle dit aussi à l'agriculture: "Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien." "*Dei adjutores estis*"; Vous êtes les coopérateurs de Dieu. *Habitant* canadien, digne et fier, voilà ton titre de noblesse, il en vaut bien d'autres!

Il ne faut pas hésiter à le dire, nulle part ailleurs que dans la carrière agricole, on ne trouvera plus de garantie pour la pureté des mœurs, pour la dignité de la vie, pour l'ordre et la paix du foyer, pour l'honneur du nom que l'on porte, et nous

ajouterons même, pour la fidélité à la religion. Il semble que l'agriculture soit, comme l'âme humaine, naturellement chrétienne. Quand nous verrons nos jeunes gens se faire agriculteurs au sortir des écoles et des collèges, nous ne craindrons pas pour leur foi. Chose bien digne de remarque, on dirait que l'argent lui-même perd dans le salubre métier de l'agriculture sa pernicieuse influence sur le cœur humain. "L'agriculture, dit M. de Falloux, ne corrompt point ceux qu'elle enrichit." "Il semble, ajoute un penseur, que Dieu ait désinfecté l'argent, en aidant l'homme des champs à le gagner". (R. P. Burnichon, Etudes Rel., août 1894).

Ce caractère d'utilité, de grandeur et de noblesse de la carrière agricole, le fondateur et les directeurs de l'Ecole ont essayé de le faire comprendre à leurs élèves. Faire aimer l'agriculture à ces jeunes gens, c'était les attacher à une vie simple et utile, c'était les attacher au sol natal.

A cette œuvre patriotique, M. l'abbé Pilote a consacré les meilleures années de sa vie. L'immense travail accompli par ce prêtre patriote n'est pas assez connu. Toujours en activité pour répandre l'enseignement agricole, fonder et maintenir la "Gazette des Campagnes", défendre son Ecole, discuter dans les journaux, il réveille l'apathie des uns et dirige les essais des autres. Ses écrits, notes et observations, (il avait visité en détail tous les grands établissements agricoles de France, de Belgique et d'Irlande), formeraient des volumes pleins de renseignements utiles. La mission accomplie par ce prêtre humble et généreux a été continuée par ses successeurs. Ici, plus de 500 jeunes gens ont puisé l'enseignement et les bonnes pratiques agricoles. Aussi, combien de prêtres et de laïques, qui ont fait leurs études dans ce beau collège, s'étant intéressés à l'œuvre de l'Ecole et aux travaux exécutés sur la ferme-modèle, ont mieux compris l'agriculture et sont devenus

ensuite, dans leurs paroisses, des apôtres du progrès? Sans parler des vivants, n'est-il pas juste de rappeler en cette fête du souvenir, les noms des Méthot, des Vallée, des Montminy, des Tremblay, des Michaud de Bouctouche, qui ont travaillé dans les meilleurs intérêts des cultivateurs? J'exprime un regret: c'est qu'on n'ait pas pu, à l'occasion de ce cinquantenaire, organiser un conventum de tous les anciens directeurs, professeurs et élèves de l'Ecole: ils se connaîtraient mieux et leur réunion ferait valoir l'œuvre qui les a aidés dans la voie du succès.

En terminant, mes Frères, je vous demande deux choses; mon titre d'ancien ami de vos familles m'autorise à le faire. J'ai passé vingt-sept ans de ma vie au milieu de vous à m'ennuyer d'abord, et à travailler, en m'attachant ensuite à cette grande famille de Sainte-Anne comme à une mère. Quand on vous exhorte, vous, paroissiens de Sainte-Anne, à donner l'exemple de la tempérance, de l'économie, de l'attachement à la carrière agricole, écoutez cette parole et soyez généreux. Souvenez-vous que toute chose grande et bonne est fondée sur le sacrifice. Je me souviens d'avoir remarqué comment l'admirable peuple de Fribourg, que j'ai connu, gardait le souvenir d'un ancien premier ministre de ce canton de la Suisse. Quand j'ai demandé pourquoi ce monsieur Veck Rénold était si vénéré, on m'a répondu: "Il s'est dévoué pour son peuple." Une fois, entr'autres, sa présence était nécessaire à la Chambre dans une lutte ardente contre le radicalisme, mais sa vénérable mère se mourait. "Va, mon fils, dit cette femme forte, va où le devoir t'appelle; ta pauvre mère mourra en paix, te sachant à ton poste." Et pendant que la mère rendait son âme à Dieu, le fils, grandi par le sacrifice de sa mère et le sien, remportait un éclatant triomphe à la Chambre.

Aussi encouragez vos belles institutions, défendez-les

contre la calomnie, et, par vos sympathies, soutenez le courage de ceux qui les dirigent. "Cessons nos luttes fratricides", répétait avec raison un premier ministre, ardent patriote, qui a honoré l'Ecole de sa visite et de ses encouragements. N'allons pas imiter l'imprudence de nos frères de France qui, sous les coups de la persécution, perdent par leurs divisions les plus précieuses libertés. Une parole de Léon XIII à leur sujet m'a, un jour, profondément impressioné.

C'était durant une audience solennelle. Des Français et des Françaises, représentant leur patrie coupable, étaient aller demander pardon pour elle au tombeau du Sauveur à Jérusalem. Après bien des fatigues et des sacrifices, ils passaient à Rome, emportant des Lieux Saints une croix de bois d'olivier. On les avait vus au Colisée, arrosé du sang de tant de martyrs, faisant les exercices du Chemin de la Croix, et, ce jour-là, ils offraient cette croix au Vicaire de Jésus-Christ comme une messagère de paix et de liberté. Léon XIII, vivement touché, accepta l'offrande, et il leur dit que leur affection adoucissait ses épreuves. En parlant, il s'adressa à la France elle-même, et avec la tendresse de la mère qui se penche sur le lit de douleur de son enfant, il manifesta par les plus suaves paroles son affection pour la Fille aînée de l'Eglise. Il pleura sur l'apostasie de plusieurs nations modernes, sur les ravages des sociétés secrètes, sur les lois iniques qui détruisent l'influence du prêtre, chassent Dieu de l'école, les religieux et les religieuses de leurs couvents. Puis, tendant les bras vers cet auditoire palpitant d'émotion, il s'écria: "Femmes chrétiennes, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes; pleurez sur votre génération qu'on veut séparer de Jésus-Christ; pleurez sur vos enfants qu'on veut abreuver du poison des doctrines perverses; pleurez sur vos pauvres, vos vieillards, vos malades, à qui on enlève leur providence visible,

ces anges de la charité et du dévouement qui se sacrifient sans cesse pour eux." L'émotion était à son comble, les larmes suffoquaient ces généreux pélerins.

Que cet exemple nous instruise. Oui, mes frères, aimons et conservons, avec notre foi chrétienne, nos Institutions, notre Langue et nos Lois. *Amen.*

A L'ÉCOLE D'AGRICULTURE

Aussitôt après son arrivée à Sainte-Anne, l'Honorable M. Caron avait voulu visiter l'Ecole d'Agriculture; il était accompagné de MM. Lapointe et Dupuis, députés de Kamouraska, et de M. le Supérieur du Collège. Il dit très aimablement sa sympathie pour l'institution et l'espoir qu'il entretenait de faire quelque chose pour son agrandissement et son amélioration.

Le lendemain, au sortir de la messe pontificale, l'Honorable Premier Ministre se rendit à l'Ecole avec l'Honorable Ministre de l'Agriculture, l'Honorable Dr Pantaléon Pelletier, Messieurs les députés de Kamouraska et de Laval, et quelques autres. Tout le personnel de l'établissement les y attendait. En termes flatteurs, Sir Lomer félicite d'abord les élèves de leur discussion de la veille. "Je ne sais pas, dit-il, si les messieurs qui m'accompagnent pensent comme moi, mais j'ai beaucoup appris à votre séance d'hier soir. Il me semble que je serais capable maintenant de faire une conférence sur l'égouttement et le drainage." Ensuite, s'adressant à M. le Supérieur, il lui propose de conclure un pacte en faveur de l'Ecole. Il déclare qu'il faudrait une école d'agriculture aussi

bien outillée que l'est le collège pour l'enseignement classique, pour qu'à tout point de vue elle marche de pair avec lui et que les élèves de l'une et de l'autre aient des avantages respectifs égaux. "Je voudrais, dit en substance l'Honorable Premier, que votre Ecole fût la mieux pourvue des écoles d'Agriculture de la Province; je voudrais une école où il n'y ait pas seulement treize élèves, mais vingt-cinq, cinquante et même cent, aussi intelligents que ceux-ci, pas plus. Si la Corporation du Collège établit une telle école, je l'aiderai de tout cœur. Je n'ai encore jamais rencontré un seul Canadien, un seul père de famille regrettant de faire des sacrifices pour l'instruction de ses enfants. Il doit en être de même dans les sociétés. Pour moi, je ne regarderai jamais à la dépense et je ne compterai pas les sacrifices pour répandre l'instruction sous toutes ses formes. Je me félicite de ma visite à Sainte-Anne, ne regrettant que de ne l'avoir pas faite depuis longtemps; j'y reviendrai, non pas à l'inauguration de votre nouvelle école, mais avant cette époque." Sir Lomer termine en assurant les élèves qu'il est leur ami. "Si la Providence me conserve à la tête de cette province, vous aurez en moi le plus ardent de vos amis et de vos protecteurs....."

L'Honorable M. Caron seconde avec feu ces bonnes paroles de l'Honorable Premier Ministre; il veut que l'Ecole de Sainte-Anne soit le monument de son passage au Ministère de l'Agriculture, un monument à la gloire de sa province. L'Honorable Ministre s'étend sur les ressources que l'on peut trouver à la ferme de l'Ecole, dont les terres sont "trop belles peut-être pour faire des expériences." Il invite Sir Lomer à revenir voir avec lui "cette belle terre aujourd'hui couverte de neige, mais dans quelque temps couverte de moissons mûrissantes."

Pour recevoir ses distingués visiteurs. l'Ecole avait fait sa plus belle toilette et s'était parée comme en un jour de Noces; dans la soirée du 20, elle s'illumina même de superbe façon.

PERSONNEL DE L'ÉCOLE

De 1859 a 1909.

Le sentiment qui motive la publication du présent rapport nous impose l'agréable devoir de rappeler, en terminant, les noms des Directeurs et des Professeurs de l'Ecole d'Agriculture pendant le demi-siècle de son existence.

Directeurs.

MM. les abbés

Ludger Blais	*octobre*	*1859*	*à septembre*	*1861.*
Prudent Dubé	*septembre*	*1861*	*à septembre*	*1863.*
F.-X. Méthot	*septembre*	*1863*	*à novembre*	*1866.*
Achille Vallée	*novembre*	*1866*	*à septembre*	*1868.*
Jos.-R. Desjardins	*septembre*	*1868*	*à septembre*	*1870.*
Wilbrod Tremblay	*septembre*	*1870*	*à septembre*	*1872.*
J.-Oct. Faucher	*septembre*	*1872*	*à septembre*	*1873.*
Zoël Lambert	*septembre*	*1873*	*à novembre*	*1874.*
Narcisse Proulx	*novembre*	*1874*	*à février*	*1881.*
Louis-O. Tremblay	*février*	*1881*	*à juin*	*1895.*
Joseph Richard	*juin*	*1895*	*à novembre*	*1899.*
Silvio Deschênes	*novembre*	*1899*	*à septembre*	*1901.*
Joseph Richard	*septembre*	*1901*	*à septembre*	*1905.*
Eugène Moreau	*septembre*	*1905*	*à septembre*	*1907.*
Joseph Richard	*septembre*	*1907*	*à*	

Professeurs d'Agriculture.

MM. Emile Dumais..... *1859–1861.*
J.-D. Schmouth..... *1861–1891.*
Bernard Lippens..... *1891–1893.*
l'abbé Louis-O. Tremblay..... *1893–1894.*
J.-D. Schmouth..... *1894–1898.*
l'abbé Joseph Richard..... *1898–*

Professeurs de Medecine Veterinaire.

MM. les Docteurs
Ludger Têtu..... *1863–1879.*
N.-Arthur Desjardins..... *1880–1896.*

Professeurs de Droit rural.

MM. le Notaire Florence Deguise.... *1863–1873.*
l'abbé Félix Buteau..... *1873–1875.*
l'abbé Narcisse Proulx..... *1875–1879.*
le Notaire A. Gagnon..... *1879–1881.*
le Capitaine Alfred Potvin..... *1881–1896.*

Chefs de pratique.

MM. P. Maloney..... *1859–1866.*
Joseph Roy..... *1866–1871.*
Louis Belley..... *1871–1873.*
Ferdinand Fortier..... *1873–1875.*

Augustin Fortin.....	*1875-1878.*
l'abbé Narcisse Proulx, assisté par M. Schmouth.....	*1878-1879.*
J.-D. Schmouth.....	*1880-1883.*
Joseph Roy.....	*1883-1889.*
l'abbé Louis-O. Tremblay, assisté par M. Schmouth. avril-octobre.....	*1889.*
l'abbé Louis-O. Tremblay octobre-décembre.....	*1889.*
Ambroise Jobin.....	*1889-1891.*
l'abbé Louis-O. Tremblay.....	*1891-1893.*
Augustin Fortin.....	*1893-1897.*
Alfred Ouellet.....	*1898-1901.*
Augustin Fortin.....	*1901-1907.*
Aimé Boutet.....	*1907-*

APPENDICE

Nombre d'eleves inscrits de 1859 a 1909.

Annees	Eleves nouveaux	Annees	Eleves nouveaux	Districts d'origine	Nombre d'Eleves
1859	3	Rep.	228	Arthabaska	14
1860	5	1885	9	Beauce	28
1861	3	1886	13	Chicoutimi	19
1862	14	1887	3	Gaspé	9
1863	9	1888	11	Iberville	3
1864	13	1889	9	Joliette	2
1865	17	1890	6	Kamouraska	108
1866	14	1891	10	Montmagny	45
1867	7	1892	8	Montréal	26
1868	6	1893	11	Ottawa	2
1869	3	1894	13	Québec	177
1870	18	1895	17	Richelieu	9
1871	13	1896	11	Rimouski	31
1872	4	1897	13	Saguenay	17
1873	5	1898	16	St-François	1
1874	13	1899	11	St-Hyacinthe	4
1875	9	1900	12	Terrebonne	5
1876	10	1901	14	Trois-Rivières	17
1877	9	1902	16	Ontario	3
1878	4	1903	10	Nouveau-Brunswick	1
1879	6	1904	15	Etats-Unis	2
1880	9	1905	21	France	7
1881	10	1906	25		
1882	6	1907	9		
1883	11	1908	6		
1884	7	1909	13		
Porté	228	Total	530	Total	530

TABLE DES MATIÈRES

	Page
Au lecteur	5
Avant la célébration	7
Collègues de M. Pilote	19
La Ferme	20
L'invitation à la célébration du Cinquantenaire	21
Messieurs les invités	21
Programme de la célébration	24
Le banquet	25
La séance du 20 décembre	26
Adresse à S. G. Mgr Roy	28
Discours de S. G. Mgr Roy	32
Adresse à Sir Lomer Gouin	36
Discours de Sir Lomer Gouin	43
Adresse à l'Hon. M. Caron	47
Discours de l'Hon. M. Caron	51
Souvenirs historiques de M. l'abbé Proulx	59
Séance du Cercle Saint-Isidore	63
Messe pontificale	85
Sermon de M. l'abbé Dom. Pelletier	86
A l'Ecole d'Agriculture	96
Personnel de l'Ecole, 1850-1909	98
Appendice. Elèves inscrits	101

Cet ouvrage a été composé avec la machine
—MONOTYPE—

Dussault & Proulx
30, rue Garneau

1126X10

201

& Proulx
Garneau